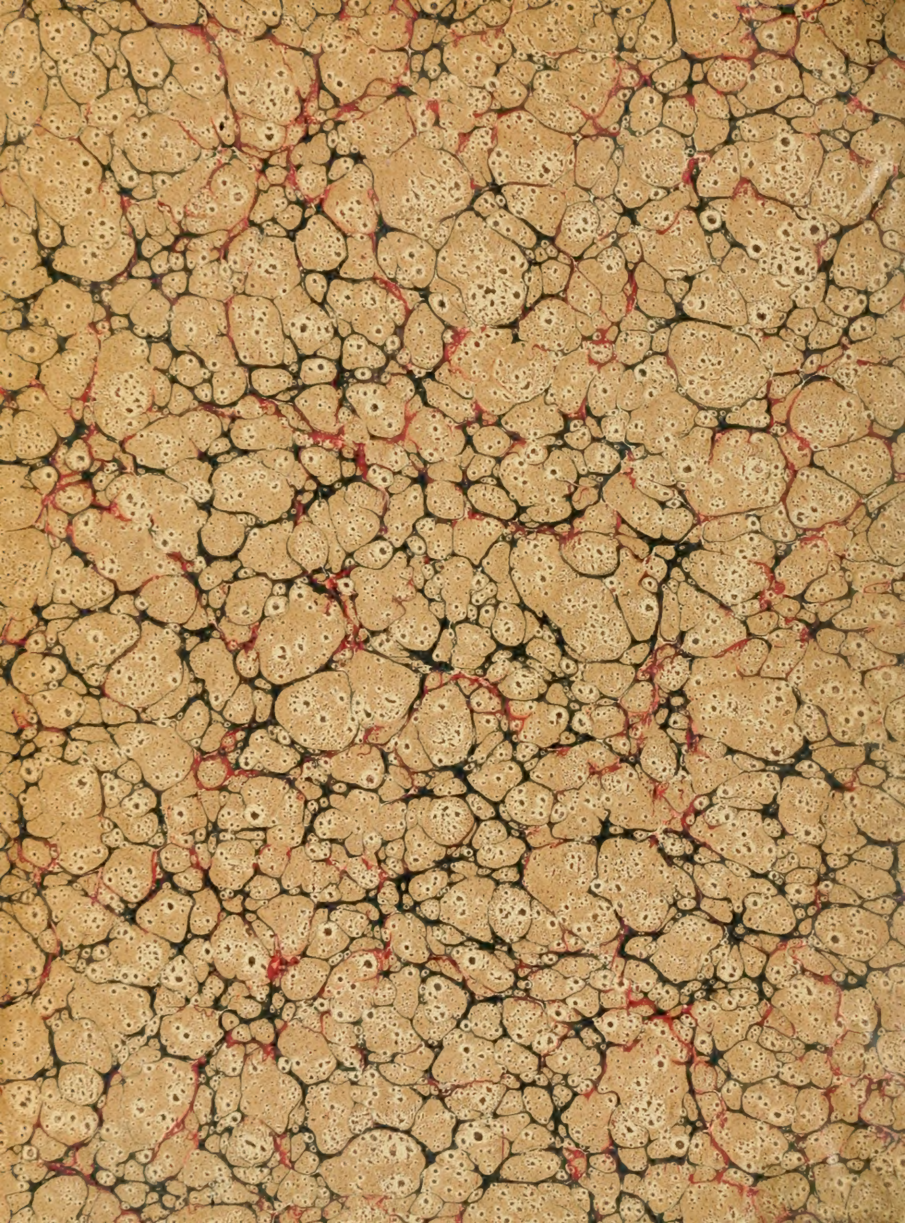






IMAGES SIMPLES ET FERVENTES

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE :

Le Regard d'Ambre, *poèmes* (Sansot et Cie).

EN PRÉPARATION :

Les Enchantements Secrets, *poèmes*.
La Fête des Nymphes, *poème*.

PROSE :

La Mer Nuptiale (inédit).

EN PRÉPARATION :

Les Amants sur la Rive, *roman lyrique*.
L'Homme aux Mirages, *portrait*.
La Jeune Fille au Chien, *contes*.

HENRI STRENTZ

Images Simples et Ferventes

Contes et Proses

PARIS
Typographie PRISSETTE
LOUCHET, PICARD, DE COOMAN ET Cie
Successeurs
1908

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART :

3 Exemplaires sur papier Japon, numérotés de 1 à 3 et 20 Exemplaires sur papier Van Gelder, numérotés de 4 à 23.

SUR LA ROUTE

Vaincu par la fatigue et la faim, j'allais tomber sur la Route qui longe le fleuve quand le Rêve me ragaillardit :

— « Le pullulement des lueurs que tu vois naître sur ces eaux n'est rien, m'affirma-t-il, à côté de la floraison de tes pensées quand je te hante, ô vagabond !... Et c'est à cause de moi que la Douleur devient une légende chère, que les roses elles-mêmes se font plus belles dans l'ombre... Qu'importe si la passion qui te dévore est sans but terrestre et si tu meurs de faiblesse avec ta surhumaine énergie ; ma voix magique dispense l'oubli du corps ; écoute : laisse là ta faim basse, le ciel est violent, viens et marche avec moi dans le feu de ce jour si pur... »

Parallèle au fleuve endiamanté, la Route tremblait de toute son ardeur motrice ; je

marchais, je marchais, ne sentant plus ma souffrance. D'aller avec le Rêve, s'était abolie jusqu'à la conscience de mes pas qui m'emportaient comme des ailes.

Un rire goguenard m'arrêta.

Accroupi dans la poussière, un vieillard vêtu de loques me dévisageait en s'esclaffant de toute l'horreur de sa bouche édentée : un peu d'air agitait le torchis gris-jaunâtre de sa barbe ; de ses purulents yeux incolores, des larmes séniles humectaient le cuir tanné de sa peau.

Ayant déposé à terre le soulier sans nom dont il rattachait les débris et appuyé la main sur son pied enveloppé de linges ignobles, il m'apostropha, sarcastique :

— « Compagnon, repose-toi, ne suis pas plus loin ce menteur ; tes jambes fléchissent, là-bas tu vas t'abattre, garde donc pour plus tard les dernières fleurs de l'agonie de ta pauvre âme ; tiens, mange, voici pour ta faim noire et prends cela pour ta bouche desséchée. »

Sa main de rapine me découvrait, sous un lambeau de toile, une miche magni-

fique accompagnée des plus beaux fruits de cette vallée.

Plus que jamais je sentis l'immense besoin de mon être.

Le Rêve me regardait, silencieux.

J'allais choir, mais dans l'éclat d'un nouveau rire, le vieillard me révéla, avec une telle hideur, sa misérable satisfaction de vivre, que mes yeux se relevèrent follement vers la nourriture de ma flamme :

— « En avant ! » m'écriai-je au Rêve.

Et nous repartîmes, ensemble, sur la Route.

SOUVENANCES
DU SOLEIL CACHÉ

I

ÉVEILS

Au sortir de mon inconscience, les premiers jours de ma vie, certains aspects de choses frappèrent si fortement mes sens vierges que, dussé-je vieillir comme un chêne, ces impressions ne s'altèreront jamais.

Elles me possèdent fréquemment et leur puissant charme est pour moi un motif de joie et d'énergie fécondes.

Je garde ainsi le souvenir :

d'un mur en plein soleil, incandescent de blancheur où se butaient de grosses mouches aveuglées ;

d'un feuillage toujours agité qui dépassait notre toit et nous versait sa fraîcheur ;

de la clarté froide d'une mare endormie où passaient les nuages ;

d'un vieil arbre penché, chargé de prunes blondes, tout bourdonnant d'abeilles ;

du cri aigu de l'eau qu'on tira du puits, au dernier éclat du jour, après un orage, pendant l'arc-en-ciel ;

de la violente piqûre d'une guêpe !

Dans l'éblouissement de mon éveil, mon regard, strié de fibres d'ombre, voyait ondoyer des cercles d'or qui montaient du buffet noir et s'entrecroisaient aux fleurs du papier du mur pour se rompre aux grosses poutres du plafond. De la grossièreté de ma main gourde, je frottais mes yeux ; éclaircie, ma vue immobilisait les objets dansants...

II

LA RIVIÈRE

Mes oreilles à peine décloses, n'avaient encore réellement perçu que cette harmonie fraîche chuchotée sans fin autour de mon berceau : « la Rivière... la Rivière... »

Aucune force n'aurait pu vaincre en moi l'obsession de ce mot magique qui ne fut d'abord qu'une sensation très vive de remuante clarté : « la Rivière... la Rivière... »

C'était elle qui nous faisait vivre.

Mon père nourricier, pauvre jeune homme infirme, était pêcheur et vannier. Ne tressant à la maison, paniers et nasses, que le soir, ses journées s'écoulaient au bord de l'eau.

Et j'entendis son glissement quand j'eus compris qu'elle passait tout près de chez nous. Ce voisinage me fit très tôt son confident.

La Rivière ! Je ne l'avais pas vue, mais déjà je la connaissais. Sa douleur ne me fut-elle pas tout de suite révélée par la contemplation journalière d'un filet, suspendu à notre pignon, où il séchait brillant d'écailles ?

Je ne l'avais pas vue, mais je l'avais rêvée. Ce qui n'était encore qu'une vague musique de mots, s'accompagnait maintenant d'images aussi actives que sa fraîcheur.

Oui, je savais la terreur des menus poissons d'argent qui s'esquivent en ordre ; les ronds des mouches frêles ; les moires frissonnantes sur le miroir d'une échancrure ; les faibles remous de lèvres sur les cailloux chanteurs... Déjà, côte à côte, avec les grosses carpes brunes, pacifiquement, j'avais nagé...

Enfin, à la tombée d'un soir, on me porta sur son bord pour m'apprendre à l'aimer.

Et je vis fumer la nuit de son corps pendant qu'émergeaient, par milliers, des éclairs aussitôt noyés par de l'ombre.

L'anxiété me serra le cœur ; je ne l'avais

pas prévue aussi buveuse de lumière, elle, la Grande Claire.

Et moi, petite flamme, elle me boirait ainsi, sans un frémissement ?

Il me semblait être absorbé par elle, dans une chute oblique et lente, au sein de mes murmures familiers, sans faire fuir les poissons précieux des herbes noires, pour y subir l'enlisement de sa vase crémeuse, prisonnier de ses joncs morveux qui m'étreindraient comme une nasse.

A Joseph Gilles

LA SAULAIE

Autour du ru matinal, s'étend une prairie plantée de vieux troncs courts, irradiés de jeunes branches : c'est la saulaie.

Le pis perdu dans l'herbe, des vaches paissent, depuis l'aube, près des roseaux baignés par le ruisseau invisible glissant avec un bruit que perçoivent seuls les insectes.

Un peu plus haut, des coups de battoirs retentissent dans des rires et l'on enfonce de ballonnantes blancheurs, dans un rectangle d'eau savonneuse, sous un auvent de tuiles vieilles.

Malgré ces femmes, il fait silence. Du village, là-bas, on ne voit qu'un toit rouge parmi des arbres.

La courbe blonde de la route contient la saulaie et son lavoir dans la fermeté de son bras montant.

La journée sera belle, déjà le ciel est d'un bleu profond.

Avec son bruit de grelots, l'omnibus jaune passe, broyant le gravier d'une roue étincelante ; derrière lui, l'exécution du devoir prompt conduit le pas du facteur. Des moineaux s'abattent où l'omnibus a passé. Le silence replane, on entend sans le voir le cantonnier qui casse des pierrailles.

C'est mon domaine, ce matin, puisque de l'ombre où je suis assis, mon regard règne seul sur cette quiétude.

La vie de chaque chose m'émeut, mais je n'ai pas de préférences ; j'aime tout d'un cœur égal. Il ne m'est pas plus passionnant de regarder le ciel fixe que ce papillon flâneur, de humer la poussière que la prairie, d'entendre la voix des femmes que la massette du cantonnier : jamais je n'ai aussi naïvement surpris l'intense unité de la Nature.

L'assemblée des bavardes est au complet. C'est le moment où s'unissent le mieux le jeu des battoirs et celui des mauvaises langues.

L'heure change : je sens dans ma

poitrine, vibrer comme une abeille, la liesse tiède de l'Été.

Un petit nuage, là-haut, inquiète l'azur.

Ah! si seulement ces voix voulaient se taire !.. Mais à qui la faute si les femmes jacassent en lavant, si leur gaieté augmente parce que descend sur le bras tournant de la route, en cloche d'encre, la bedaine de M. le Curé ? Et si un éclat malicieux accueille Mélie, la porteuse de lait, qui revient, bien en retard, de la ville, avec sa cruche étamée ?

Noire et blanche, une pie se pose sur un noyer mort.

Comme tout serait généreux si je n'entendais pas se moquer le lavoir; qu'importe ! ça ne gêne ni les arbres ni les oiseaux, les vaches n'en paissent pas avec moins de tranquillité, mon âme ne s'en épand pas moins dans le bleu de l'air... la médisance se dissout dans l'espace au même titre qu'un parfum de fleur.

Je suis heureux ; et ma félicité s'accroît de découvrir que c'est dans mon sang que bat le bonheur de cet ordinaire matin ; comme en cet instant je bénis la lumière de m'avoir fait le cœur fervent !

... Vers un peuplier s'élève la pie ; pour la seconde fois, l'omnibus joyeux écrase en revenant le gravier de la route. Les moineaux s'abattent encore sur ses traces. Le petit nuage soucieux a disparu. Le toit rouge qui fume, là-bas, est un signal. Un gamin remonte le linge de sa mère sur une brouette qui crie et, à l'ombre d'une haie, le cantonnier dévore sa gamelle sur son tas de cailloux.

— « Allons déjeuner, moi aussi : j'ai faim ! »

A Madame Cécile Périn

LE LYS MOURANT

J'étais pur, j'étais pâle, solitaire au jardin, dominant les roses, et, royalement, je me balançais, hampe du drapeau du ciel.

J'étais trop triomphant, hélas ! Du pied de mon orgueil de fleur souveraine — de mon pied si bas ! — un sifflement montait, railleur de mon extase.

Dans les nuits de splendeur bleue où retentit, éclatante et fragile, l'acclamation du rossignol, dans les nuits de rayonnant azur où ma corolle recevait, tièdes, les larmes du firmament pleurant d'amour, — le sifflement maudit montait en moi, brûlant comme une flamme.

Alors, je compris : c'était la jalousie des roses, offensées par l'incorruptible majesté de mon sceptre de neige et les tendresses mystérieuses des étoiles, qui distillait vers moi un dévorant parfum.

Brasier impitoyable, vers ma beauté, s'élevait un hymne de haine.

Et comme cette ardeur ne me quittait plus, je me sentis rapidement dépérir ; un à un mes pétales tombèrent, mon cœur fut à nu ; mais pas un seul instant ne me vint la faiblesse de parlementer avec les basses roses jalouses.

Une nuit, — une nuit grandiose tendue d'argent, — les sistres célestes tintèrent en notes glaciales et pressées, et les Anges vinrent balancer sur moi la fumée consolante de leurs félicités...

Alors, de toute mon âme, pour l'amour de ma blancheur, j'ai désiré mourir ; ma douleur de perdre la terre était radieuse : elle renfermait la promesse d'une plus forte destinée.

La dernière seconde de mon flétrissement écoulée, dans la suprême expiration de mon souffle de fleur altière et angélique, je suis parti...

Et, comme prix de mon martyre, en ce lumineux instant, il m'a semblé que je ne mourais pas...

LES NOMADES

Au seuil de la Forêt, ce matin d'automne, des bohémiens campent.

Devant sa roulotte disloquée, en tressant des joncs, feint de s'occuper la famille nomade aux visages cuivrés.

Une petite fille, pieds nus, uniquement vêtue d'une robe déchirée en cotonnade bleue, ramasse sous un gros chêne, avec des souplesses de chat, des menues branches et des glands. Tirant sur sa longe, près d'un mur en ruines, un cheval maigre mange à terre du foin chapardé.

Assis dans le fossé de la route, je fixe des yeux ce tableau. C'est ma première occasion de les examiner seul, de si près, ces vagabonds.

Comme si je n'en avais jamais vu, je

me repais de leur anormalité. J'épie leurs airs, j'essaie de surprendre leurs voix : tout en eux me semble si singulier !... Pour un peu, la fumée violette échappée de leur toit vers les arbres jaunis me serait nouvelle. Sans arrêt, je regarde la famille accroupie. Elle, paraît m'ignorer. Ma curiosité n'a vraiment d'égale que son indifférence vis-à-vis de ce représentant du troupeau sédentaire sur le dos duquel il lui faut vivre, de ce villageois qu'elle doit avoir déjà qualifié de bête à l'attache. Et toujours je regarde ces gueux qui nous volent sans envier notre richesse.

Leur mépris pour notre servage m'assure du trésor de leur indépendance. Et je m'aperçois, au vide fait autour d'eux, que, malgré le discrédit dont jouissent ici les légendes, toutes les mères du village ont enfermé leurs enfants.

L'attrait qu'exercent sur moi ces réprouvés aux faces basanées et aux vêtements de loques, est étrange. Mes yeux ne peuvent s'en détacher, que pour remonter sans cesse, dans un appel de complémentaire harmonie, vers la fumée de leur misérable refuge.

Je songe à leur existence sur la terre crue. Le hâle de bien des patries a inscrit sur leur teint le poème de leur destinée, la volonté de ne subir aucun joug les faisant fuir sur tous les chemins.

Par le feu, aux senteurs de genévrier, de leur inutile abri, par leur chair couleur de feuille morte, ils m'apparaissent comme les vrais fils de la Forêt !

Enfin, je sais que si je reviens obstinément à la fumée libre qui s'élève parmi les branches dénudées, c'est qu'elle m'apporte la saisissante image de la vie sans contrainte de ces errants.

II

La petite fille aux pieds cuivrés ramasse des brindilles devant moi. De temps à autre se croisent nos regards ; en ces vifs instants je m'imprègne du mystère de ses prunelles sombres.

— « Qu'y a-t-il de commun entre nous, enfant sauvage ? » lui a demandé mon silence. « Mes yeux accoutumés à

l'obéissance ne recèlent que la douceur des pauvres moutons... Le Larcin a serti deux étoiles farouches au fond de ton regard noir et tes dents sont devenues de blanches lumières à mâcher les vents poudreux... Tu es façonnée par l'âpreté, moi par la mollesse... Tu es libre, moi je suis en captivité. Comment pourrions-nous nous entendre ? Et cependant — tu peux me croire ! — je suis plein de regrets... Si j'ai l'horreur de mes pieds emprisonnés et si j'admire tant la nudité des tiens, c'est que moi aussi j'étais né pour vivre sur les chemins et qu'en ma poitrine brûle toujours un cœur de vagabond...

« Bohémienne ! qu'il eut raison le sort qui te fit naître hors des maisons moroses et marcher sur la Route toujours nouvelle, qu'un soir tu quitteras sans épouvante, l'échine sur la dent des cailloux, les yeux rivés au ciel, au lieu de languir douillettement dans le même sanglotant paysage, en attendant que la mort m'étouffe sous un plafond bas... Oh ! bénis tes ravisseurs, si tu es une enfant volée !..

« Je veux te suivre : présente-moi à ta tribu.

« Hélas ! qu'irais-je faire aujourd'hui dans une famille où notre seule entente résiderait dans le culte de la même fumée qui s'échappe de votre roulotte et des toits de mon village, là-bas...

« Je suis trop vieux, j'ai trop longtemps dormi dans la même chambre bien close pour égaler un jour des êtres n'ayant vécu que sur des seuils... Et cependant... Non ! Au rire avec lequel tu accueilles ta sœur qui, haillonneuse et cuivrée comme toi, vient de surgir de la Forêt, en brandissant une poignée de girolles, j'ai surpris un implacable inconnu nous séparer à jamais... Ne m'attends plus, va-t'en ; malgré mon désir de te suivre, que feriez-vous d'un autre esclave ?

... « Je me sens trop la servilité de votre cheval si maigre qui, la corde au cou, mange maintenant des racines et des fougères sur le mur éboulé. »

A mon Frère

LE PRINTEMPS

Oui, le Printemps est une femme.

Elle est apparue en sa purifiante splendeur, la délivreuse des mauvais sorts de l'Hiver et des corbeaux, familiers noirs des champs de neige.

Un éclair, comme jailli du surnaturel diamant dont est taillée la lance du plus glorieux archange, déchirant la voûte des nuages de suie et mettant à nu la peau vive du ciel, s'est planté dans notre sol avec un rejet de rayons !

Et là, sous l'irrésistible attirance de l'astre qu'elle ignore encore, de la blessure à l'écorce brodée de pierres et de ruisseaux gelés, Elle a surgi.

Chair ! Fleur ! Toute blanche ! Immense et frêle ! déjà tout essuyée du

limon originel, dénonçant au sein des profondeurs les amours de la Terre et de l'Eau, elle vient de naître ! Et l'Azur, que l'on croyait ne plus revoir jamais, vient de s'élargir, infini, sur cette floraison de chair vibrante aux formes de femme.

Assise, roidie d'extase, le buste arqué sur ses bras, elle est demeurée à resplendir de toute son innocence, née ce matin en même temps que le Soleil, son sauveur.

Ne dirait-on pas l'unique nymphe qui aurait survécu à l'Hiver en se couvrant de ses bras et naïvement triomphé du froid par l'absolu subterfuge de son corps couleur de neige ?

Oh ! Femme ! Ce sont bien là de tes victoires !

Blanche ! Blanche ! Si blanche ! sauf à la hauteur de sa poitrine où s'épanouissent, à peine visibles, les deux premières rougeurs de l'année, elle vient de naître ! Et la ligne de sa hanche descend si grêle que l'on est pris d'une adoration paternelle devant la grâce éphémère de cette déité si purement nue, dont la bouche pâle s'avive et s'entr'ouvre pour nous dire : « Je suis le Printemps. »

*
* *

Telle tu nous apparais, Femme-Enfant, dans l'éclat de ta miraculeuse virginité.

Et tu souris...

Oh ! ton sourire qui s'étend, se déploie, s'insinue dans les derniers antres de la nuit hivernale et submerge la piteuse Matière !

Printemps : ton téméraire archer tire sa flèche, Ivresse ; il en perce du premier coup tous les cœurs !

Regarde tes frémissantes victimes :

Les papillons, ces vagabonds du Bleu, fardés de chrome et de cinabre, échappés à l'instant de ta main, sont déjà coutumiers de sublimes tâches...

Les moineaux francs, insatiables dès qu'ils t'ont vue, se mutinent et crient : « Des cerises ! » eux qui, si longtemps cachés dans des trous, jeûnèrent sans rien dire.

Et les insectes, ces anonymes, fourbis-

sant leurs cuirasses de jade, de jais ou d'or, se montrent, çà et là, attelés à des travaux microscopiques et puissants...

Les citadins, ces êtres laids ! hôtes des hideuses bâtisses géométriques, se dépouillent d'une noire écorce ; d'enthousiastes métamorphoses s'opèrent autour d'eux et la Tristesse, qui régnait tout à l'heure sous le ciel de suie, s'est réfugiée dans les égouts : les rues sont devenues blondes.

Déjà ton nain vert tendre entre en scène, agitant les grelots de l'Averse : Puck ! Obéron !... Pffft !... Il est loin !

Et l'Arc-en-ciel, qui voulait l'accompagner de ses sept couleurs, s'est dressé, en hâte, mais trop lentement sur son passage.

Il sera toujours ainsi, en retard.

(Ce sont bien là de tes tours, Printemps, dont, à peine né, l'esprit s'affine !)

D'aucuns disent : « C'est Dimanche ! » Eh oui, un dimanche prestigieux ; on flâne sur les besognes serviles.

D'invisibles mais indéniables oriflammes

flottent, claquent : pour qui pavoise-t-on aujourd'hui ?...

En l'honneur des héros que tu façonnes, Printemps, et pour moi, ton héros le plus humble et le plus orgueilleux.

Luxembourg ! Tuileries ! Versailles ! Que de serments devant vos pâles statues ! L'imperceptible sourire qu'elles ont ! Certes, si celui qui les sculpta avait été plus épris de son modèle et moins scrupuleux dans la poursuite de l'inutile détail, elles seraient, avec nous, penchées sur les frais gazons pour cueillir les premières pâquerettes.

N'importe, elles s'animent : du sang court dans leur marbre.

Le socle blanc de Pan rit au vert ingénu des pelouses et, l'un de l'autre, se grisent.

Tout est neuf, l'eau est sœur de ta joie et tu vêts, de l'impalpable soie de ton air bleu, la robe sombre de nos vieilles cathédrales, ces hautaines grand'mères. Gloire à Dieu ! Ta jeunesse fait délirer des pierres, des pierres qui ont vu saint Louis, la Réforme, Pascal, l'exécution d'un Roi !

— Entendez-vous dans la Forêt le cri des feuilles qui se délivrent ?

Le Poète, cet impatient, qui, depuis des jours, guettait la naissance de son génie, rejette son calame, ravi de ne pouvoir contenir le débordement de sa pensée.

L'élan des sources fondues, l'envolement des ailes nées à l'instant, le foisonnement des fleurs le transportent ; et il s'esclaffe comme un dieu de son impuissance d'étreindre l'universelle germination, en évoquant des images suprêmes qu'hélas ! il ne pourra fixer. Il exagère sans doute ? Le Poète n'exagère jamais, la Vérité est aveuglante !

Et toi, ma si chère compagne, qu'un seul cœur aime comme il doit, te voilà tout attendrie ; et l'ivoire, où ta main glisse, cadence avec une étrange ferveur l'*allegro* de la *Pastorale,* ce chant si complètement heureux, parce qu'il est la simple ivresse de deux jeunes bergers qui auraient lié la divagation fraternelle de leurs intarissables pipeaux.

Printemps ! Printemps ! Tu me noies

d'amour et tu es ce matin, pour ma divine, comme l'offrande de trois primevères, dans un cornet fait de la dernière poignée de neige !

*
* *

Flores crépusculaires de l'abîme marin, fronts de glace des sommets inaccessibles, et vous aussi, choses minuscules, apparentes ou cachées, vous serez tous atteints ; partout se portera son regard de diamant, précoce rayon sans chaleur et de lumière angélique, et toute la Vie ressuscitera de toute la Mort, en souriant.

De ton unique geste limpide et sacré, ô Magicienne, tu lances des ponts de flamme vers les porches, tu couvres le chaume lépreux des toits du pullulement des graminées, tu mènes à l'assaut la folie des convolvulus, tu délies les cerveaux et les cœurs de l'enchaînement des sorts noirs ; et, sous les arbres encore sans feuilles où tressailleront les nids, tu pousses gaillardement hors des antres branchus, dans la détente des arbalètes de lianes gorgées de

sève, les chèvre-pieds bondissant parmi la ruée des thyrses nouveaux !

Oh ! dans quel hymne éperdu étreindrai-je ta foudroyante ubiquité ?

*
* *

De ce même rayon, tu illumines le visage de cire de l'étudiant de Heidelberg, blessé à mort dans un duel, que l'on rapporte à sa mère et qui te sourit si tristement...

C'est par toi que Maud en l'austérité de sa chambre virginale, dans le Yorkshire, tresse avec tant de coquetterie ses cheveux de seigle devant l'étincellement de son miroir.

Et que le buveur de chopes, en Flandre, expire, avec plus de délices, la fumée de son enivrant petun.

C'est par toi qu'en Hollande, les yeux de myosotis de la servante penchée à la lucarne de l'auberge pour secouer une guenille vermeille, regardent si rêveusement sur la route ; sur la route claire

qui ondule et fuit parmi les clochers et les moulins pour, tout là-bas, s'unir au réseau de toutes les routes qui descendent à la Mer voir danser tes lueurs divines !

Voyez comme elles entraînent les vagabonds sur leur sol ferme, bombé, couleur de pain, les bonnes routes !

Etres de haine délivrés par miracle de leur malédiction, ils vont, ces haillonneux, d'un pas accentué d'une cadence joyeuse ; et du fond de leur misère, ce matin, enchantée, ils te saluent, Printemps, dans la foi de ton ciel de clémence, car il est la caresse sur leurs cœurs de la main ineffablement bleue et guérissante du Très-Haut !

*
* *

Merci à genoux, miséricordieuse Reine ! Merci pour l'évasion de tous les prisonniers de l'Hiver ; merci pour celle que j'aime et qui, plus heureuse encore, me sourit ; merci pour la grâce particulière que tu verses sur ma province ; merci pour les pierres ; merci pour les prairies ;

merci pour les yeux levés des enfants qui guettent le retour des cigognes ; merci pour les papillons ; merci pour la goutte d'eau qui se croit diamant ; merci pour le moineau, enfin déniaisé, dont l'œil malin suppute l'avenir dans la cage en fleurs du cerisier et se dit : « Attendons ! » Merci pour Maud ; merci pour les vagabonds, ces frères des convolvulus ; merci pour les perles de la Mer ; merci à genoux pour tous les inconnus qui, ce matin, comme moi, communient à ta Sainte Table !

*
* *

... Elle s'est étendue mollement sur l'émeraude des gazons infinis, la Nymphe au corps blondissant, la Femme-Enfant au regard si pur dont s'est grisée toute cette face de la Terre.

Réjouissons-nous encore de son sourire candide, mais hâtons-nous ; c'est bientôt Midi, l'heure où la Vierge édifiée, créature d'amour qui ne s'ignore plus va répondre aux ardentes convoitises du Soleil.

A Léon Deffoux

LA FÊTE MOUILLÉE

La fête mouillée était décolorée. Boueuse, abandonnée au crépuscule, ses maisons de toile, une à une, se fermaient pour épargner leurs lampes et mon cœur était angoissé.

Seule, une baraque — accolée au théâtre, depuis longtemps clos, de la belle Féridjé, l'odalisque — arborait une violente flamme jaune dont le reflet dansait dans la mouillure de la grande place. Et il fallait justement que cette baraque, encore ouverte à cette heure de lourdeur noire et d'anxiété, recélât un misérable petit monstre qui avait des moignons en guise de bras, de courtes jambes et des pieds bots.

Je fus l'unique badaud du groupe dépenaillé et hâve — ah ! détresse des fêtes mouillées ! — à vouloir « l'admirer dans ses merveilleux exercices ». Ainsi

l'avait exalté au dehors l'organe rauque de son barnum congestionné.

J'entrai le voir. Sur une petite scène tendue d'andrinople, il m'apparut, assis : corps d'avorton sans ossature surmonté d'un tête énorme exempte de douleur, mais au regard vague.

— « C'est un inconscient », me dis-je.

Je m'en détournais, désintéressé, quand, se dressant sur ses extrémités ridicules, le lamentable nabot, avec un sourire narquois brillant de délire, s'affirma possesseur d'un dédommagement prestigieux :

Sur ses jambes tordues, il s'ingénia à marcher comme un être bien bâti !

Avec ses moignons, fichés d'une fourchette et d'un couteau, il réussit à manger avec notre rythme joliet...

Il fit des armes ! La pointe de l'épée dont il s'était saisi, poignée sous l'aisselle, traça des hiéroglyphes passionnants ; elle fut circonspecte, hasardée, maligne, — puis elle tua !

Je battis des mains.

Il me regarda, l'invincible, l'acclamé, et je crus surprendre dans ses yeux, avec beaucoup de compassion pour ma fai-

blesse, un outrage vengeur de sa difformité.

J'étais jaloux de sa gloire.

— « Attends un peu, dans un instant, quand tu ne m'auras plus, tu seras dépossédé de l'Absolu et tu rentreras dans ton horreur... Bonsoir, petit monstre ! »

Prévision d'une justesse féroce ! Déjà mon orgueilleux provocateur n'était plus qu'un pénible amas de chair, écroulé dans un coin d'ombre malheureuse. Honteusement mon humeur cessa.

Je sortis de la baraque avec une houle de peine dans le cœur. Je ne vous parlerai pas d'un orgue triste !...

Je m'en allai, sans but, et ma pitié me poignait encore, bien que je ne visse plus les reflets hagards de la fête décolorée sur la grande mouillure de la place.

J'éprouvais cependant une satisfaction odieuse d'y être venu, à cette fête embuée de la sueur d'un mauvais rêve ; longtemps, je marchai dans la nuit saturée de pleurs, dégustant mon propre attendrissement sur des douleurs imaginées pour servir à l'histoire du petit monstre, amoureux de la belle Féridjé, sa voisine.

LES HAIES

Des haies vives gardent le jardin que m'ont légué mes pères. Là je vis heureux, d'une vie droite dans un rêve simple. Regardez de quoi mon bonheur est fait aujourd'hui. Cinq heures sonnent. Ma petite maison se dore au soleil d'août déclinant. Ma femme coud à la fenêtre. Moi, je marche dans l'unique allée de mon domaine armé de grands ciseaux ; et Printemps, mon chien, qui dormait devant sa niche la tête appuyée sur ses pattes, m'a suivi.

Elle fut d'abord cabane de planches, ma solide maison ; peu à peu, mes mains la maçonnèrent avec des matériaux amassés dans un coin... J'y mis le temps, mais je puis dire qu'un vœu d'amour accompagna le scellement de chaque pierre : les caresses de l'adorée furent chaque soir le prix de mes peines ; elle savait bien, la divine,

que je construisais le seul asile digne de nos âmes.

Rassurez-vous, si quelques marches l'exhaussent, ce n'est point par orgueil, c'est pour qu'il n'y ait au jardin fleur si cachée qui ne voie apparaître celle que j'aime quand elle sort.

Par l'étreinte aux cent bras d'une vigne vierge, la terre qui nous entoure nous rend notre passion pour elle... La saine gloire d'avoir été l'artisan d'une maison si fortunée ! Aussi voyez quelle lumière l'inonde : mon épouse sourit sur le seuil !

— « Printemps ! » fait sa voix fluide de ruisseau.

Mon chien me quitte comme un fou.

Seul, je reprends ma marche vers la muraille verte de mes haies.

Je suis devant elles.

Toujours bien droites, mes haies, cette saison, par ma paresse, se hérissent de jets barbelés et rougeâtres. Les dépassent, près de la porte plus haute, d'un côté un sureau, chargé de baies noires, qui, naguère, offrit des tartelettes blanches, de l'autre, un jaillissement de tour-

nesols dont les lourds gâteaux sombres dentelés d'or harassent leurs faibles tiges.

Mes grands ciseaux brillent... J'hésite.

— « Épines mêlées de ronces, avant de vous priver de vos inutiles pousses, laissez-moi vous dire encore que je vous dois ma richesse : qu'aurais-je osé faire si, par vos dards et vos branches, vous ne m'aviez gardé du maraudeur et du médisant. C'est grâce à vous que l'eau de mon puits ne fut jamais souillée, et si je profite des bienfaits d'une terre loyale, sous ce bleu chatoyant, où mon ivresse mûrit, tiède et sucrée, comme un muscat.

« Non ! Je ne suis pas vaniteux ; je sais que vous protégez mon trésor ni plus ni moins que mes légumes et mes fruits, mais c'est tout de même mon triomphe que ce petit empire tracé au cordeau ! »

Je comprends pourquoi, depuis toujours, afin de mieux jouir de leur liberté, les hommes se confectionnent des prisons de branches !

Dans ma main brillent les grands ciseaux.

— « Bonnes haies ! Gardiennes jalouses de mon amour, j'ai le cœur vraiment

chagrin : il faut aujourd'hui que je vous taille !... Cependant, il faut bien vous émonder pour que ne se dégarnisse pas votre pied !... Vous souffrez ? Mais la sainte récompense de votre esclavage n'est-elle pas, toute, de contenir mon bonheur !... J'ai déjà reculé au printemps : voyez cette ronce élancée sur la route et cet églantier installé chez le voisin. Allons !

« Pas encore ?... Eh oui ! je vous entends. Je n'ignore point qu'il existe, dans le paradis des bois, des haies sans servitude, pleines d'ailes et de cris, qui lancent leurs bras de toutes parts et que rien ne contrarie leur essor sous le ciel attirant ; enfin, des haies que la dent de l'acier n'a jamais mordues.

« Ma nature, prompte à s'imprégner d'infini, vit votre ambition et je sais, aussi bien que vous, que la Forêt ne fut d'abord qu'un hallier. Comment ne sentirais-je pas votre angoisse : mon cœur est une haie sauvage où siffle un merle !

« C'est bon, en souvenir de la Forêt, je vous fais grâce, cette année, de mes ciseaux. »

MARINE

Le cœur battant d'impatience, je traversai sous le matinal soleil, le village misérable aux basses maisons de galets et bourdonnant du bruit de la Mer.

De toutes parts je l'entendais vivre, sans deviner sa direction.

Un vieux pêcheur, accroupi sur un seuil, coupait de ses mains corrodées des morceaux de poulpe dans un baquet écailleux. Je l'interrogeai. Ma parole était-elle irréelle ? Il ne releva pas la tête ; déjà, au hasard, je dévalais une ruelle caillouteuse : c'était le vrai chemin.

Éblouissante, Elle m'apparut.

Je l'avais vue en été, je l'avais vue en automne ; pour la première fois, je la voyais au printemps !

Haute, son flot couvrait la rive rocheuse d'un mugissant baiser.

— « Comme elle est pure! » fit mon âme saisie.

Et je demeurai là, émerveillé.

Active et transparente, elle étalait au ciel d'avril sa joyeuse immensité verte. La croupe de ses chevaux d'onde qui se cabraient sur la côte écumeuse remuaient de telles lueurs que j'en étais illuminé dans mes plus obscurs replis.

C'était la Mer du printemps !

Dans ce matin de diamant où l'emperlis de ses vagues giflait les récifs sans âge avec des façons d'espiègle, elle se révélait ainsi qu'une grande jeune fille folle de danse.

Des pêcheurs qui, très loin, tiraient un bateau, leur tâche accomplie, me parurent d'ombre auprès de sa clarté.

Au village, des cloches carillonnèrent noce ou baptême :

— « Alleluia ! » chantaient leurs voix fraîches et nombreuses. « Alleluia ! » répondait la Mer du printemps. « Alleluia ! » renchérissait mon âme exaltée.

Près d'une barque rompue qui dressait sur les galets ses membrures déchiquetées j'étais seul devant l'infatigable mobilité des eaux.

Étais-je de chair ou de flamme ? J'étais de chair, avec l'avidité de la lumière !

Derrière moi se tassaient tous mes morts, tous les morts de la Terre. Derrière moi se survivaient toute la caducité, toute la souffrance, toute la mémoire des jours de notre être. Devant mes yeux se balançait l'ignorance éperdue de la Mer. J'étais palpitant.

Des vagues de chansons s'échouaient pour s'en retourner en dégringolades de rires.

C'était la Mer du printemps, enfant joueuse sur laquelle se penchait l'antique visage de la Terre si vieille !

— « Viens danser avec moi », disait-elle à l'aïeule en lui tendant ses bras d'émeraude.

— « Je suis percluse pour l'éternité ! » répondait ma patrie avec un sourire de désespoir.

J'étais bien seul avec l'Océan, parmi de noirs débris granitiques semblables à une foule prosternée, et, cependant, à chaque suspension de son bruit, je surprenais — très proche — comme l'étouffement humain d'un sanglot. Ce n'était pas celui

d'une douleur humaine. Le cri suprême du bonheur ne peut-il pas, lui aussi, être un sanglot ? C'était le sanglot du bonheur qui montait de l'abîme entre deux rires.

Longtemps, je restais là, silencieux, aveuglé, et d'appartenir à la rive je m'identifiais à un rocher mordu de salure, usé de vent, contemplateur millénaire du grabuge des eaux.

Avec l'expérience de tant de siècles confondus, je comprenais pourquoi le marin ne peut rester sans s'enivrer au village morose, et pourquoi le souffle du naufrage est l'haleine de désir de la Houleuse aimée !

— « Bretagne ! » me disais-je avec pitié. « Bretagne ! pauvre compagne, tu es sombre, ruchée d'écume et l'Amour tel qu'un ciel de deuil plane sur ta vie : près de toi, tes époux sont des exilés. »

... Midi s'approchait. La grande jeune fille folle de danse avait mûri sous le chaud soleil ; c'était maintenant une femme violemment nue sous l'auréole de ses cheveux de feu.

Et toujours, à chaque répit de la vague, le sanglot, le sanglot poignant.

Soudain, la Mer me parla :

— « Tu vois, je suis revenue... tranquille... heureuse... soumise... Mais tu ne t'avances pas. Tous, vous vous défiez de moi. Est-ce parce que je danse sans lassitude ? »

Me sentant prêt à la confondre en lui rappelant ses méfaits de l'automne dernier où, le flanc éperonné par la foudre, je l'avais vue bondir et submerger tant de barques, elle me précéda dans mes reproches :

— « Enfin, ces hommes, que venaient-ils faire sur mon corps ? » me demanda-t-elle en s'arrêtant même de se balancer pour mieux m'entendre.

Mon embarras fut de silence.

— « Je ne me donnerai jamais ! » ajouta l'impérieuse Vierge.

— « Et d'ailleurs, reprit-elle, qu'importe si je pourvois la Mort ; vous êtes tous des prisonniers qui l'attendez comme la délivrance... »

Et je l'aurais crue, l'odieuse, si, parmi les rochers, je n'avais découvert, — enfin ! — debout, tout en noir, le visage aussi

pâle que sa coiffe et luisant de larmes, une *autre* femme, la regarder en sanglotant.

Par sainte Anne! on ne peut pas être seul auprès de la Mer bretonne.

LE PUITS

Par ce midi d'été, où l'azur n'est qu'une flamme sur la grande ville, je t'évoque, ô vieux puits du jardin familial !

Tu es là, gardé par des ronces et des fenouils, silencieux sous la vibrante adoration d'un monde de mouches, et toutes les fleurs, les feuilles et les fruits de l'enclos semblent se pencher vers toi.

Mais que t'importent ces bouches altérées, dieu humide à la barbe de cresson, si jaloux de vivre seul en ton trou.

O vieux puits ! l'éclat de mon visage d'enfant, que j'ai vu luire jadis au fond de ta muraille ronde, où, tout le long, de grandes fougères s'égouttent, — je le revois ! Et cette image, si pure, qui m'apparaît après vingt ans d'oubli, me fait saisir d'un regard tout ce que la Vie m'a infligé.

O vieux puits ! jamais le temps n'exista

pour toi : toujours tu vécus dans l'ignorance des choses de la Terre. Le disque du soleil trouble si peu ton ombre que, pour attendre son règne, en ton sein, se réfugie le crépuscule.

Seule, la nuit d'astres te visite avec ferveur. Et je songe, frémissant, à l'heure merveilleuse où je te vis resplendir du diamant d'une étoile prisonnière.

O vieux puits! antre de fraîcheur délicieuse, convoitise du jardin flambant, ta solitude me fut conseillère aux jours où je doutais de la patience et de la foi. Tu me forças à la connaissance de mon cœur et ta sagesse m'a conduit au chemin que l'on ne doit plus quitter pour *devenir* sincère.

Sur les routes de la Vie, toujours je me fis pareil à ton silence et toujours je sus recueillir, comme toi, la richesse qui s'écoule vers les âmes qui savent attendre.

Un soir, enfin, je me surpris à formuler ta volonté en ces fortes paroles : « *Je veux que l'on vienne à moi!* »

Ridicule souffle que je suis! Que n'ai-je cet orgueil de dire qu'un jour, je serai la margelle où vous viendrez tous pencher

votre visage pour sourire à votre innocence retrouvée!

Ce jour-là, je n'aurais pas ton impassibilité, puits sourd; ce n'est pas ta faute, si la corde des assoiffés pend sur ton eau délectable; tu nous laisserais tous mourir, si des bras robustes ne venaient t'arracher ton trésor, malgré ton grand cri!... Ce jour-là, je verserais sur mes frères de la fraîcheur à en tarir ma source : je suis un pauvre homme, trop faible pour demeurer insensible devant ceux qui ont soif.

Et cependant, je n'ignore pas, ô puits sans âge de mes pères, que ton égoïsme est la seule raison de ta santé profonde et de ton incalculable durée et qu'il t'indiffère parfaitement que des plantes agonisent; tu sais trop bien, si la pluie tombait en cet instant, de quel détachement subit te gratifierait tout le jardin, et tu as vu naître et disparaître tant d'ingrats depuis que l'on t'ouvrit sur nous!

Quant à moi, du centre de la cité où je brûle, je ne t'oublie pas, vieux puits de mon enfance; je me sens triste au delà de tout, en songeant que rien ne me ramènera plus l'heure où je m'apprêtais à

boire à même le grand seau, quand surgissait, comme une belle image de ciel, l'eau remontée de ton frais mystère où la corde plonge...

LES PORTEUSES DE POUPÉES

Dans le grand préau de l'Enfance, aux murs couleur d'après-midi, la procession des petites porteuses de poupées tourne depuis des jours et des jours. Au dehors, la neige tombe.

Deux par deux, en rangs pressés, défilent toutes les petites filles de la Terre. Elles tournent dans le grand préau sonore, penchées sur le visage en porcelaine de la poupée qui dort, les yeux écarquillés, serrée à pleins bras sur leur cœur.

Voici passer les petites filles de ma race.

De toutes tailles, cheveux libres ou nattés, en tabliers multicolores, le rose de leur joue uni au rose de la mignonne tête inanimée, elles tournent d'une allure

pareille en unissant le bruissement inlassable de leurs pas très doux.

Sans cesse, il en passe de nouvelles, aussi empressées, aussi dévotieuses.

Durant tout le jour, les petites porteuses chuchotent d'interminables tendresses au-dessus d'un front creux qui ne résonne que de leur propre adoration, et, sous la pure passion de leurs mains étreignantes, le vide de ces têtes menues et la sciure de bois de leurs corps s'emplissent d'une chaleur troublante qui est la Vie.

Tout le jour, elles tournent sans se voir, trop occupées à regarder, sur leur précieux fardeau, se succéder des merveilles...

Où vont-elles ? Elles vont vers un avenir qu'elles craignent en l'appelant, en rangs obstinés, prisonnières de leur ferveur, et sur leurs têtes volent en tous sens les Anges de l'Angoisse.

Dans le grand préau de la Terre, nu comme l'espace, tournent sans hâte, les Mères de demain. Au dehors la neige tombe avec la nuit.

Sans arrêt, elles marchent sous la béné-

diction de Celui qui, là-haut, les aime, dans la vaste solitude crépusculaire, alliant la tristesse du soir à l'obscure force de leur instinct qui frissonne : sur leur foi, descend la brume d'une ivresse déjà mêlée d'un goût de larmes.

Sans repos, elles tournent autour du centre de la Douleur et de la Joie ; sans fatigue, elles mènent, sous le déluge de l'ombre, la ronde sans fin de leur maternelle destinée. Elles tournent depuis toujours...
Et de toutes parts, il en vient de nouvelles...

Au dehors, la neige tombe sans répit, manne de la Détresse.

Qu'importe, elles ignorent le froid, car leur amour est un feu qui brûle malgré la neige. Et n'est-ce pas le temps de malheur où, sous un toit, l'on désire le plus chérir son enfant ?

Dans l'immense préau de la Vie, elles tournent avec un rythme de danse grave, toujours penchées sur leur trésor, les petites filles de la Terre, et, peu à peu, leurs silhouettes disparaissent dans des ténèbres où l'on n'entend plus que leurs

pas traînants, — dans les ténèbres d'une nuit où tourne, pour jamais, la ronde de la maternité vigilante, — dans les ténèbres d'une nuit où vient de s'allumer l'unique étoile du Sacrifice.

VALLÉE D'AVRIL

Est-ce pour mes yeux que le ciel t'habite, rivière bleue ? Est-ce pour mes oreilles que murmure sans se reprendre la voix de tes eaux ? Est-ce pour mes narines que tu exhales avec tant de finesse l'odeur de ton poisson et de tes joncs ?

C'est pour tout ce qui, pareil à moi, ce matin, voit, entend, respire...

Dans la trame du long reflet de ciel pur, les fils d'argent de la rivière s'entrelacent avec un frémissement de tissage sous les peupliers aux bruits de fuseaux.

Je regarde les feuilles et les herbes, tout est constante et insensible activité ; tout est labeur merveilleux dans l'immense jeunesse de la Terre ; tout vit, autour de moi, du même mystère que mon sang : je suis saisi de ma grandeur.

Ailes poudreuses des papillons, ailes vernies des libellules, que vos élans sont

différents au-dessus de la vaste prairie ! C'est pour ma joie que se mêlent vos aériennes danses, car je suis le maître de cette vallée où je règne seul ; et je ne ris pas de ma présomption, ce matin je me sens infini...

Et cependant, Il est là, Lui ; plus que le soleil m'inonde Sa flamme. Mais devant Son regard, je n'ai nulle honte puisque Sa volonté m'a fait ainsi. A mes pieds, un grillon chante.

Ma vie est vraiment souveraine de cette innocente vallée, sans toutefois oublier que, frère vaniteux de ce grillon, je ne suis qu'un pauvre homme qui s'enivre de son misérable orgueil.

Des nuages blancs passent : rives vierges ; de plus sombres suivent... Dans l'eau glisse leur lent cortège.

Je marche pour être semblable à la rivière, je m'arrête et j'écoute ainsi que la prairie. Mais l'immobilité des longues lignes des collines, onduleuses comme des bras étendus, m'oppresse ; je marche encore et mon mouvement délivre les horizons.

Sans pouvoir l'exprimer, je surprends aujourd'hui pourquoi ma solitude est si heureuse au bord de l'eau... Je ne le sais déjà plus.

Une averse voile la forêt, là-bas ; elle gagne la vallée ; sous un arbre, j'assiste au délire de ses larges gouttes brouillant tout.

C'est fini, la rivière est redevenue lisse ; de nouveau ses fils d'argent s'entrelacent, vain tissage sur le bleu retrouvé du ciel.

La paix a reconquis la Terre. O métamorphose ! je suis toujours seul, mais avec une âme plus vive encore, neuf dans ma chair d'hier, au milieu des herbes allumées de pierreries, et je m'imprègne avec amour du ciel si profond de ma foi, sans m'irriter contre l'énigme de ma vie qui ne veut rien me livrer que sa lueur d'étoile ; je me sens tout de même comblé de n'avoir appris que cela : personne ne sait et ne saura jamais, hormis Dieu, pourquoi tout mon être rit de bonheur, pourquoi la pluie s'égoutte en diamants sous les saules, pourquoi, là-bas, la forêt fume et tremble...

L'ANE MORT,

LA PETITE INCONNUE

Le bleu du ciel de midi tremble comme une flamme au-dessus des chaumières et des feuillages pâmés et les mouches ballent, par quadrilles, dans le silence chaud de l'Eté qui dort parmi les fleurs immobiles du jardin.

Le petit garçon grave, abandonne le massif où il observait les abeilles plongeant avec violence dans la corolle adorable et sans défense des lys, et, par le chemin de l'étable, court faire visite au vieil âne malade qui languit auprès de la vache à la senteur forte.

Longeant la ruelle d'ombre de deux vieilles murailles piquées de fougères et hantées de lézards, il heurte, au seuil du bâtiment délabré, le seau de bois plein d'une eau qui s'argente de lumière

balancée, et pousse la porte faite de trois planches disjointes.

L'étable est vide. La vache est aux champs. L'âne, où est-il ?

Tout en rejettant l'impossible idée qu'il soit sorti, lui, si tristement agenouillé hier soir sur la paille, l'enfant considère, saisi d'une inexprimable crainte, la litière encore creusée par le corps.

Tirant une autre porte sur la grande cour, il découvre, sous le ciel cru, cette réalité effroyable : l'âne, affalé près du tas de fumier, gît sur le flanc, inanimé, les pattes raides.

Le petit garçon rêveur sait peu de chose, mais il possède inconsciemment l'expérience des premières années si longues ! Il a compris que la pauvre bête tant harcelée s'est enfin soumise à un tyran qui arrête les mouvements, éteint la vue, guérit de la peine et change la chair en ordure.

Il regarde.

Enflé, les pattes tendues, telles que naguère elles résistaient à l'entraînement d'une descente rapide, le col démesuré, une taie pâle sur ses yeux béants, les

naseaux figés dans une suprême convulsion, les oreilles tombées et, comme s'il allait braire toute sa stupeur, la bouche relevée sur l'émail jaune de ses dents rangées dans ses gencives roses, — le vieil âne repose depuis cette nuit mieux qu'il n'a jamais reposé.

Sur la rondeur de son flanc devenu énorme, il tient en équilibre ainsi qu'un tonneau. L'enfant cherche en vain les côtes dont la maigreur lui faisait tant pitié.

Pour rien au monde, il n'approcherait de plus près l'inoffensif animal dont il prit hier encore la docile grande tête dans ses bras. Les yeux lui cuisent et se voilent d'une buée. Il se détourne, puis revient vers son bonasse ami avec une curiosité plus calme. Une tache grise au-dessous du poitrail l'étonne... Il le revoit doux et paisible, mangeant dans sa main... « C'est fini ! » murmure-t-il, sans que sa pensée, vague encore, mesure bien le déchirement de son être ; ses yeux si purs se brouillent encore, se mouillent et s'éclaircissent sous la chute d'une larme.

Brr... Des mouches !... Elles s'éparpillent sur le cadavre. L'enfant évoque celles

qui entraient et sortaient de la corolle adorable et sans défense des lys... L'une d'elles, grosse et noire, s'acharne sur le cuir usé de l'oreille la plus fléchie.

Devant le labeur de cette mouche qui, tranquillement, approfondit un trou de sang, l'enfant reste en arrêt, le corps penché, la bouche molle.

Ses doigts se crispent. Sa curiosité s'avive et souffre de l'insensibilité incompréhensible du baudet, jadis si tressaillant, quand il le taquinait d'une paille longue.

Les mains derrière le dos, il s'irrite de ce que, sous cette insolente cruauté, le vieil âne ne remue plus son oreille.

C'est ainsi que le petit garçon innocent et grave se rencontra pour la première fois avec l'énigmatique Mort.

Frissonnant du froid de sa découverte tragique, il va distraitement vers la route, vers la route dont la blancheur réchauffante l'attire devant la grand'porte ouverte.

En face de lui, un épais figuier dont les feuilles lisses dépassent le mur de

caillasse, projette une ombre dure sur le chemin vibrant.

Des pas légers bruissent... Une fillette s'avance, là-bas, sans hâte. Elle vient, tête nue, les jambes hésitantes et frêles sous son tablier rose. Elle vient, en se tenant un doigt, l'air préoccupé, dans le soleil.

Le petit garçon ne l'a jamais vue, mais elle ne lui est pas étrangère et sa grâce sérieuse semble sœur de la détresse qui l'étreint toujours.

Sans se presser, elle vient, parmi des moucherons qui dansent autour de son frais visage.

Pensive comme lui, elle n'a pas la familiarité de ses ordinaires compagnes et il ne jouerait pas avec elle sans trouble. Sa marche mesurée révèle une faiblesse touchante.

Le vieil âne est délaissé ; l'enfant songe à des fleurs, à une fleur allant vers lui ; et la petite inconnue arrive, trébuchante, avec quelque chose de sacré plus captivant cependant que tout un firmament des plus belles fleurs. Et le bourdonnement odieux des abeilles au-dessus des corolles

du jardin devient dans son souvenir l'hymne grandissant d'une adoration merveilleuse.

L'espace, les silex du mur, l'arbre aux feuilles lisses s'émeuvent-ils aussi de ce ravissement ?... C'est son cœur qui bat plus vite.

Modeste et tranquille, elle passe devant lui, et, sans surprise, rencontre son regard ; l'éclat d'un nouveau ciel lui lave le cœur de tout son mauvais émoi.

Pleine de faiblesse et d'empire, elle est passée et l'enfant a vu luire, sans comprendre, son avenir de soumission dans les yeux bleus de la petite inconnue.

Dans sa très jeune vie attentive, un souffle tiède d'infini vient d'entrer et, sous le malheur qui le domine, le petit garçon grave se sent trembler du désir de *protéger* jusqu'à la mort cette fillette qui *sait déjà* toute sa séduction.

AUTOMNE,

PREMIER FRISSON

Ce premier soir d'automne, comme il m'a transi le cœur !

J'ai froid, je tremble sous l'inquiétude de ce ciel ; c'est pourquoi je cours, pour l'enlacer et me plaindre, vers celle qui domine mon âme. Le front sur son épaule, elle m'apaisera par des paroles fortes et fraternelles : ce soir, je me surprends si seul !

Elle est là, dans le parc désert qui, sous le vent, s'éplore de la même détresse que ma vie : vous savez, le vieux parc de nos espiègleries de printemps et dont les altières frondaisons n'ont cessé d'être le décor de nos amours... Assise devant un buisson de languissantes roses, elle m'attend. Des feuilles voltigent autour de sa grâce...

Mais elle ne me regarde pas venir ! Je

suis à ses genoux ; à peine ses yeux s'abaissent et... sans plaisir... Une lueur étrange la pare inoubliablement !

Je la prie de marcher : elle est lasse !... Sa tête fait « non » avec un sourire désenchanté, et, comprenant qu'elle est triste, triste, triste, comme mon cœur, comme le ciel, comme les suprêmes roses, je ne lui dis que des mots confus, tout honteux de ne pouvoir pleurer avec elle pour la délivrer, tant je sens que ce sont des larmes qu'elle voudrait, la désolée !

Ses yeux m'ignorent tout à fait maintenant ; ils fixent un rêve bien au delà de mon pauvre visage... Ma bouche s'est tue ; je n'ose plus saisir sa main molle.

Enfin, comprenant qu'elle désire être seule, seule, seule, l'égoïste, je pars, infiniment martyrisé d'avoir perçu qu'en cette heure de voluptueuse mélancolie, elle me trompait avec son cœur...

Et je frissonne de solitude.

A mon Frère

VIEILLE CHANSON TRISTE

C'est la plus vieille chanson de mon souvenir... Je ne la sais plus tout entière. En outre, ses paroles se sont probablement corrompues dans ma mémoire; tant pis : ce serait la fin de son charme s'il me fallait les changer.

Cette chanson est triste, elle m'évoque l'hiver parce qu'elle me fut révélée, sans doute, auprès du feu, durant que la neige tombait. Toute son émotion a gardé le reflet de la puissance maternelle, centre alors de tous mes espoirs... La voici, telle qu'il m'est cher de me la rappeler, telle que l'inoubliable Voix éteinte me la chantait.

Face à la même cheminée, dont la flamme danse au luisant des mêmes

meubles, je l'écoute comme il y a vingt ans :

— *Su' l' Pont du Nord un bal y fut donné.*
— *Su' l' Pont du Nord un bal y fut donné.*

Le Pont du Nord ! Dans quelle Norvège, dans quelle Finlande existe-t-il, ce pont à la perspective perdue dans une brume nocturne et sur lequel un bal est donné ?

Est-ce un pont fantastique à l'estuaire d'un fleuve ? Une estacade maritime ? Je l'ignore. Cependant l'endroit dont parle cette chanson, je le vois décoré de quelques courbes d'indécises girandoles, mais surtout illuminé par les étoiles. Je crois saisir aujourd'hui pourquoi le mot *astres* fit écho toujours en moi à celui de *tragédie.* Sur ce pont, des couples de jeunes gens, vêtements sombres et robes de neige, tournent, devant les émouvantes ténèbres de la Mer où vont tant de vies seulement signalées par un point de feu.

Je n'apprendrai jamais à quelle patrie appartint ce pont légendaire, mais, par l'accent apitoyé de sa mélodie, je compris,

dès le premier couplet, que ce serait un pont de malheur.

— *Adèl' demande à sa mèr' d'y aller.*
— *Adèl' demande à sa mèr' d'y aller.*

— « Jeune fille-phalène attirée par le flambeau irrésistible de ton destin, qu'il était franc, ton désir ! »

— *Non, non, ma fill', tu n'iras pas danser.*
— *Non, non, ma fill', tu n'iras pas danser.*

— « Mon cœur se crispait avec le tien, pauvre Adèle, ma gorge se serrait ainsi que la tienne, de subir le joug froid de l'obéissance ; et, avec toi, je me révoltais sourdement que l'on pût se mettre en travers d'un élan si joyeux. *Tu n'iras pas danser !...* Pourquoi ? »

— *Ell' monte en haut et se met à pleurer.*
— *Ell' monte en haut et se met à pleurer.*

— « Combien me soulageaient tes larmes, blonde demoiselle de seize ans

qui te sais belle et sanglotes dans ta chambre, jalouse d'être ignorée par cette foule de jeunesse où tu as ta place !... » Et cette défense me semblait si cruelle, que je sentais croître encore mon ressentiment contre la rigueur de cette inflexible mère.

— *Son frère arriv' dans un joli bateau.*

— *Son frère arriv' dans un joli bateau.*

Fut-il plus gracieuse diversion ? Et avec cette arrivée, pressent-on assez la délivrance de celle qui, de sa fenêtre, tout en pleurant le front sur les vitres, les yeux vers le Pont du Nord défendu, a vu l'Espoir descendre à terre en ce svelte officier de marine du temps des pimpantes frégates, son frère ?

— *Ma sœur, ma sœur, qu'as-tu donc à pleurer ?*

— *Ma sœur, ma sœur, qu'as-tu donc à pleurer ?*

Surprise du grand frère qui arrive de si loin — peut-être a-t-il accompli le tour du monde ! — pour se réchauffer le cœur, après une si longue absence, au milieu des

siens et trouve sa sœur en larmes. Étonnement. Question.

— *Maman n'veut pas que j'aille au bal danser*

— *Maman n'veut pas que j'aille au bal danser.*

Sourire plein de compassion de l'aîné qui, comme moi, s'insurge contre une pareille défense : « Maman te refuse ce beau plaisir ? »

— *Mets ta rob' blanche et ta ceintur' dorée.*

— *Mets ta rob' blanche et ta ceintur' dorée.*

Peut-elle résister à cet engagement, joint à l'attraction de ce bal dont les étoiles sont peut-être les seules girandoles ? Vivement elle vêt sa robe blanche, noue sa ceinture dorée... Ah ! sa ceinture dorée, elle ne l'oubliera pas, elle sait bien qu'il y a une raison suprême à ce qu'elle soit la plus belle ce soir !... Et, triomphante, à l'insu de sa mère, elle part au bras de son frère, ce charmant officier de marine aux brillantes aiguillettes.

. . . .

Ici, ma mémoire défaille, j'oublie des circonstances. Qu'importe ! Elles sont sans doute inutiles à cette histoire, puisqu'elles ne m'ont laissé aucun souvenir ?... Je me rappelle toutefois, qu'en elles s'accumulait, au-dessus des deux faibles têtes, prêt à gronder, l'orage des forces mauvaises...

Entendez-vous, là, comme elle chante, la douloureuse ritournelle, tout ce qu'il y a d'infortune inévitable dans la Vie ? Et je me souviens qu'en cet instant une inquiétude si forte me saisissait que j'en voyais la flamme de la cheminée haleter.

— *Ell' fit deux pas et la voilà noyée.*
— *Ell' fit deux pas et la voilà noyée.*

Ainsi, le pied sur le Pont du Nord prestigieux, dans sa hâte d'atteindre le tourbillon de plaisir, elle glisse à l'eau en jetant un cri... Et le maléfice qui l'escorte se dénonce pour la narguer : « Jeune fille-phalène, tes pauvres ailes sont brûlées, tu ne peux plus te soutenir : tu tombes ! » et l'eau, emplissant sa robe blanche qui se gonfle et la porte un instant, entraîne dans son abîme Adèle et

la ceinture dorée qui luit une dernière fois.

— *Il fit quat' pas, et le voilà noyé.*

— *Il fit quat' pas, et le voilà noyé.*

Courant au secours de sa sœur, il essaie de vaincre le flot avide, lutte, lutte avec folie... Comment pourrait-il faire échouer, si tard, la volonté impérieuse qui les a conduits presque automatiquement à leur perte ? Et les deux enfants désobéissants se noient malgré les gestes éperdus d'une foule-fantôme impuissante contre le Destin.

— *La mèr' demand' pourquoi la cloche tinte.*

— *La mèr' demand' pourquoi la cloche tinte.*

L'heure augmente d'angoisse. La mère passe près du pont funeste : elle ne sait rien. Elle souffre peut-être autant que sa fille de n'avoir pu accéder à son désir ; peut-être consentirait-elle maintenant. Mais le devoir l'absout : le Devoir ! Sa sévérité se fond dans la joie d'avoir revu son fils aîné. Ah ! sa pensée est bien

loin du bal tragique dont les girandoles sont vraiment les seules étoiles du ciel ! *Pourquoi la cloche tinte ?...* Qui donc osera la guérir de sa terrible ignorance ? Silence.

— *C'est pour Adèle et votre fils aîné.*

— *C'est pour Adèle et votre fils aîné.*

dit enfin, inexorable, une voix. Et la chétive raison d'une mère s'anéantit sous les impassibles constellations, seules causes du malheur.

— *Voilà le sort des enfants ostinés!*

— *Voilà le sort des enfants ostinés !*

dont on presse l'allure avec satisfaction pour signifier que justice est faite, que les enfants *ostinés* sont punis, bien punis.

O grands yeux noirs qui ne sont plus et qui, à ce moment-là, me regardaient, je vous en demande pardon à genoux, mais comme je trouvais indigne de votre douce caresse, l'inhumaine sanction que vous infligiez avec un sourire à ce

drame glacé et mystérieux joué par des êtres si faibles devant les forces unies de la Nuit et de la Mer.

Voilà cette triste chanson qui repère dans le passé mes premiers instants d'amertume et par quoi me demeure, si mélancolique, le nom si banal d'Adèle! Cette chanson est pleine de larmes: secret de sa durable émotion. Car plus je vis, plus je sens combien les larmes sont fécondes.

A F. Allouin

CIMETIÈRE DE PRINTEMPS

Seul, en la vibrante compagnie du jeune soleil, dans le calme le plus vrai et sans rancune de l'oubli des hommes qui ne viennent — oh ! pas souvent ! — avec leurs pieds durs, que pour le meurtrir et troubler l'ivresse de son repos, il s'épanouit entre ses murs de cailloux, — le vieux cimetière.

Sa grasse terre s'est parée de ses bijoux de printemps : tulipes, muguets, jacinthes, giroflées, visités par les abeilles et les papillons. Sur l'appui croulant d'un de ses angles, un sureau étale sa buissonnante blancheur, les lacis des buis contournent ses sentiers droits d'un feuillage plus luisant, et le sombre manteau du lierre géant qui, depuis des siècles, mène l'assaut du clocher prisonnier des quatre murs de l'enclos, a repiqué, lui aussi, de feuilles nouvelles, sa lourde traîne. Partout, la vie

des plantes assaille les dalles de la Mort où halètent, joyaux verts, les sinueux lézards. Des tombes s'inclinent ou disparaissent sous la charge des lianes : celle-ci fut rompue par la gelée et cette autre soulevée par le jaillissement d'un orme devenu vénérable.

Une lumineuse folie, hantée de chants d'oiseaux, règne en ce luxuriant courtil sous la bénédiction de Mai. Dans le bleu transparent de l'air, les cyprès s'affligent de leur deuil.

Soudain, cadencé comme l'aboi dans l'azur d'un dogue monstrueux, un grondement emplit l'espace et toutes les fleurs tremblent avec l'église qui sonne.

La cloche s'est apaisée ; alors, dans l'attention retrouvée du Silence, l'âme du vieux cimetière parle :

— « Que les hommes achèvent leurs jours sans effroi : dans mon sein, ils ne perdront pas le soleil.

« Je suis le Rêve pour ceux qui n'ont jamais rêvé et je suis l'Action pour les infortunés dont le cœur ne s'est jamais réjoui au feu du travail.

« Quel jardin de vivants pourrait

exhaler le parfum que mes mille bouches répandent ?... Et plus que ta poignée d'hommes qui me nargue, là-bas, de son bruit, ô village, je suis la Vie : depuis toujours je possède tes morts :

Tout le village y a passé,
Tout le village y passera,
Tradéri déri déri déra...

« Croyez-moi, car j'ai le cœur gai ! »

La grande voix du cimetière s'est tue, mais on entend maintenant des petites voix :

— « La Mort est une chose exquise : elle ne fait naître que des fleurs ! » susurrent sans fin les abeilles.

Une pensée noire dit en tournant vers le soleil son minuscule visage :

— « Le suc qui circule en moi est celui d'un petit enfant étranglé de peur, cet hiver, d'avoir vu danser des ombres sur la neige... »

— « Mes racines sont les bras de deux amants qui depuis cent ans s'étreignent »,

affirme l'orme aux branches noueuses...

— « Le vieillard qui me nourrit avait été si longtemps maître de son corps qu'il ne voulait pas me le donner ; je l'ai vaincu ! » proclame un sapin, « voyez mes aiguilles dures et mes fruits coriaces. »

C'est le murmure d'or de l'humus pâmé, chantant son appétence pour la chair divine, c'est la liesse des végétaux gorgés de sève au cimetière vieux qui rêve, satisfait, parmi l'abondance de ses premières fleurs, immobiles malgré l'irruption des abeilles.

— « C'est la meilleure terre du pays », dit encore un buisson de roses.

A Madame Fagus

LE REPAS DE MIEL

Non loin de la rivière, à l'ombre d'un arbre énorme aux basses retombées, les parents, déjà vieux, sont assis auprès de leur unique enfant, garçonnet de huit ans, harassé du plaisir d'avoir follement couru les papillons.

Tous les trois s'interrogent avec de rares paroles dans cette fin de journée du bel Été.

Une prairie s'étend autour d'eux, immense et veloutée, comme il en existe au fond des larges vallées.

De l'après-midi triomphant, il ne reste plus qu'une fatigue glorieuse. Par haleinées, l'air mol épand la tiédeur parfumée des luzernes et, de toutes parts, les insectes prodiguent encore leurs bruissements.

D'une seule voix, les parents ayant demandé à leur jeune fils s'il était las, celui-ci s'en défendit, avec la mutinerie

de son âge, par des paroles d'une fraîcheur d'aurore dans la maturité du soir. Et, se sentant encore plus âgés devant l'innocence de ce pur visage dont les boucles de soie blonde s'allument sous le fauve soleil, — péniblement, les parents ont souri.

A présent, rêveurs, ils subissent tous deux ces sentiments d'inquiétude qui, à la fin du jour, font lever les yeux des éprouvés vers la lumière déclinante ; à genoux, l'enfant tient maintenant sur son oreille une petite boîte, très étonné de ne pas entendre le crissement d'un grillon qu'il vient d'y enfermer.

Dans sa mélancolie d'adieu, le soleil les enveloppe d'une vibrante caresse. L'heure rayonne, suprême : des moucherons dansent enivrés ; plus étincelantes, les libellules cinglent l'eau lamée d'éclairs.

Le père songe que la vie resplendit, avant de mourir, d'une singulière sérénité ; l'enfant continue à épier le désespoir toujours muet du grillon prisonnier; la mère, elle, regarde son fils de tout son amour.

Ses yeux anxieux ne peuvent se détacher

de la tête charmante. Oh ! par quelle effusion lui répondrait-il, s'il pouvait surprendre ce qu'elle contemple, penchée à la fenêtre secrète d'où seules les mères ont une vue privilégiée sur l'avenir de leur enfant ? De pitié, il irait se jeter sur son sein.

D'un coup d'œil, les parents unissent une angoisse pareille : demain ! Ce soir est le dernier peut-être qu'ils passent ensemble sur la terre ; ils ne seront plus là, demain, et l'épouvante de la solitude frissonne dans leur chair pour ce petit qui, possédé par la captivité de son grillon, relève de temps en temps la tête pour leur sourire de toute sa candeur.

Et les pauvres parents se torturent du besoin d'avertir leur enfant sur la gravité de la vie ; ils en portent si douloureusement le poids en cet instant ! Mais comment lui exprimer ce mystère, à ce bambin bien plus occupé à secouer, sans résultat, la boîte muette qu'il porte sans cesse à son oreille, que des efforts de ses parents martyrisant leur vieux même cœur ?

Tous les trois, maintenant, boivent, respirent de l'or : le miel d'or qui, du

soleil bas, submerge cette campagne succombante.

Pour l'enfant, c'est un miel suave, butiné par les abeilles vives d'un jardin de roses; pour les parents, c'est un miel butiné dans une vallée aux fleurs amères par des abeilles découragées... Par tous leurs pores, ils se nourrissent de ces deux miels si dissemblables.

L'immense prairie où tant de corolles, de panaches, balancent leurs tiges frêles, chatoie de plus en plus sous les rayons devenus rouges et brouillant le fond grandiose de la vallée.

Tous les bruits se sont calmés; sauf, parfois, un infini et presque imperceptible frémissement qui se réveille : musique fuyante d'un vol d'insectes sur l'immobilité des herbes.

Et les parents demeurent bouche close, étouffés par l'abondance des avertissements suprêmes qu'ils ne peuvent formuler, tant les paroles humaines demeurent introuvables quand il s'agit de mettre en garde contre le destin.

Alors, pendant que le soleil palpite au

gouffre de l'horizon, le Silence leur vient en aide.

Et le Silence dit à l'enfant avec l'énergie de son père :

— « Les tiens n'eurent jamais peur, mon fils, toujours leur regard sut montrer le fond de leur pensée. Justes, ils savaient se faire respecter, sois comme eux : sans crainte ; tu seras aimé et je te bénirai par delà ce monde. »

Et le Silence lui dit avec la faiblesse de sa mère :

— « Mon pauv' petit ! Mon pauv' petit ! »

Bien que l'âme maternelle l'entrevît soldat, puis époux, puis grand-père aux cheveux blancs, la voix répète :

— « Mon pauv' petit ! Mon pauv' petit ! »

Et le Silence lui dit avec l'assurance de sa propre destinée :

— « Tu te plairas par les soirs fiévreux et les aubes rafraîchissantes, tu découvriras dans le soleil les signes de ta gloire et tu seras fou du ciel bleu !... Sur les routes de la Vie, souvent, tu entendras

sonner des cloches que beaucoup ne percevront pas... Enthousiaste, tu subiras le malheur : sans fin, tu marcheras vers un but placé trop haut pour l'atteindre... Seulement, quand tu ne seras plus, ta mémoire rayonnera pour les vivants autant que cette vallée en feu ! »

L'enfant demeure insensible à toutes ces suggestions ; il s'acharne à secouer sa petite boîte puis à la porter à son oreille.

Enfin, les volontés de son père, de sa mère et de sa destinée s'unissent pour être plus sobrement persuasives :

— « Sois bon ! »

L'enfant n'a pas encore compris ; mais par le pouvoir des identiques influences qui baignent les âmes assemblées, il sent que sa vie, devenue le Ciel même, enveloppe la Terre d'un miel plus généreux encore que la lumière, et il assiste à un universel essor d'ailes libres qui s'efforce vers la splendeur du soleil disparu...

Alors, l'enfant regarde sa mère avec des yeux d'ange, ouvre sa petite boîte et délivre son grillon.

A Manuel Devaldès

L'AUBERGE

Du plus loin que s'éclairent mes jours m'apparaissent des auberges; leur souvenir m'émeut. Souvent, la faim, la soif et la fatigue m'arrêtèrent sous le grincement de leur enseigne ou sous l'immobilité de leur *mai* de genévrier.

L'Auberge ! Je la vois, paysanne au regard apitoyé, à genoux sur la route, et dont l'accueil ranimera l'ardeur du vagabond exténué. Ne sommes-nous pas tous des vagabonds sur la route âpre de la Vie ? Toutes les âmes fraternelles ne sont-elles pas des auberges ?

Je veux vous parler ici d'une auberge réelle, de celle qu'on ne peut oublier si l'on a marché longtemps, misérable, sur les chemins, de celle qui sent le boudin, le pain bis et le bon lit rugueux et frais. Depuis des siècles, elle existe sur une des

grand'routes qui aboutissent en étoile à l'énorme capitale. C'est sous son toit que mes pères, il y a cent ans et plus, se reposaient, avant la dernière étape, quand ils venaient à Paris à pied.

Hier, un orage de grêle de ce printemps soucieux me poussa vers son abri.

J'entrai dans la salle vide où craquait une haute flambée de sarments.

Enfant, j'y vins avec de vieux compagnons qui, un à un, m'ont quitté; adolescent, j'y bus avec de jeunes fous qui sont devenus graves; homme, voici qu'aujourd'hui le hasard m'y ramène seul avec des rêves épuisés.

La poêle grésille ; à peine blanchie, l'hôtesse casse des œufs pour une faim pressante ; à peine plus lourde, la servante récure les cuivres ; le plafond de séculaires poutres n'est pas plus accablé ; au mur, le même portrait de M. Thiers regarde toujours, face à lui, le même avertissement de la *Loi tendant à réprimer l'Ivresse publique.*

Telle qu'il y a quinze ans, l'inusable horloge bat et bat.

Il n'y a là rien de changé. Un identique silence règne entre la détresse du geai, — pareil, — qui se plaint aussi sèchement dans sa cage d'osier et la paresse du chien-loup, — semblable, — qui somnole à la flamme où chante une bouilloire. Il n'y a rien de changé là que ma vie et c'est ma souffrance de me surprendre seul si différent.

Le cœur serré, je me repais de la familiarité de ces choses anciennes...

A la grêle, a succédé une pluie fine et monotone. Par la fenêtre, ouverte sur la vaste cour, m'arrive la tiède haleine des écuries et l'odeur sucrée des greniers remplis de fourrages.

Tournées vers l'arc robuste de la grand'porte, brancards en l'air, s'alignent des charrettes, bâchées de vert, prêtes à reprendre, le jour pointant, la longue route. Un coq s'égosille tristement. Soudain, au rappel d'une aube d'automne où, dans cette cour, j'avais vu des lanternes balancer leurs halos d'or autour des chevaux qu'on attelle, je retrouve la saveur de mon âge d'enfant...

Décidément, il n'y a de changé que mes espoirs dans cette auberge!... Le silence qui semble grandir excite encore le tic-tac de l'imperturbable horloge. Je voudrais arrêter le temps et j'ai hâte d'engloutir mes jours... Et comme, en ces instants de rétrospectifs émois, il n'est rien de plus amèrement doux que de s'entretenir avec les témoins du passé — dans cette vie où l'on ne peut s'élancer vers l'avenir parce que se cramponnent à vos bras les mains de tant de disparus! — j'évoque les êtres d'autrefois auprès de cette route où s'est usée l'ardeur de ceux qui me créèrent et mon âme leur dit :

— « O mes pères, faces loyales aux yeux limpides, les uns après les autres, je vous vois arriver vers cette maison d'un pas alerte, sous la raideur de votre blouse bleue, en soulevant un bâton coupé dans la forêt. Votre bonne humeur exprime votre confiance en le présent et c'est moi, le dernier de votre lignée, qui vous reçois, honteux de ma tristesse, dans cette salle, sans pouvoir seulement vous dire la cause de ma peine ! — Oh! joyeux compagnons, comme vous riez de la chétivité de

mon cœur ! — Déjà, vous avez assouvi votre belle faim de routiers au-dessous de l'impitoyable horloge qui bat et bat, et, ressaisissant votre bâton, vous êtes repartis... Mais je ne vous vois plus sur la route, sur aucune des routes que je connais : le temps a dévoré votre vie !... Vous étiez gouailleurs, et cependant vous n'êtes plus ; tous, un à un vous m'avez quitté ; j'attends encore que vous me renseigniez sur le village dont vous avez rallié les cloches ?... »

Penché maintenant à la fenêtre de la vieille auberge, je sens ma poitrine se serrer de plus en plus sous le ciel morne.

Sur mes joues maigres, glissent des larmes : je ne sais rien de plus profondément sensibilisant, en plein avril, que la mélancolie d'une lumière pareille durant qu'une pluie molle pleure sans fin sur les premières fleurs...

J'entends jurer des rouliers, mais leur rudesse ne me tonifie plus comme jadis. Transi d'abandon, je me retourne dans un sursaut de révolte vers la sempiternelle horloge qui bat et bat, l'atroce, comme il y a cent ans et qui me grignote le cœur

ainsi qu'elle grignota celui de tous les êtres qui s'attablèrent au-dessous d'elle.

Dans la cour, deux chevaux rentrent au pas; du soleil miroite sur leurs croupes trempées.

Je sors; la pluie a cessé; devant moi, au bord de la route, près des sillons encore visibles à travers le blé naissant, un feu de broussailles fumeuses qui se rallume emplit l'air de l'âcreté même de ma douleur.

Là, s'ouvre un chemin sablonneux bordé de buissons saccagés par l'orage. Je m'engage entre les branches mouillées jusqu'au carrefour proche où, dans la boue, parmi des grêlons non encore fondus, toute la flore d'un magnifique églantier gît, hachée, détruite, dans la fraîcheur de ses pétales roses, en pleine ivresse de son parfum...

J'ai reconnu ma jeunesse.

LA

MERVEILLEUSE HORLOGE D'HAROUN-AL-RASCHID

En rêve, j'ai vu la fameuse horloge que le calife Haroun-al-Raschid offrit à Charlemagne !

Petits écoliers de France, placez-vous en cercle autour de moi, je veux vous faire connaître cette merveille perdue.

D'ailleurs, à vous la raconter, j'aurai joie de la revoir, car elle fut une des curiosités insatisfaites de mes jeunes ans, cette horloge, et son secret me posséda bien plus alors que tel ou tel grand fait de l'Histoire.

Vous savez tous qu'elle avait la forme d'un édifice à douze pans percé de douze portes; qu'à l'expiration de chaque heure, on voyait s'ouvrir autant de portes que d'heures écoulées et qu'il en

sortait le même nombre de petits personnages qui en faisaient cérémonieusement le tour ; enfin, que ces heures étaient annoncées au moyen de boules d'airain tombant, une à une, dans un vase d'où s'épandait la résonance d'un bronze comme il n'en existe plus ?...

Vous vous rappelez tout cela, enfants encore plus curieux que moi, mais ce que vous ne savez pas, c'est la raison d'une si obéissante volonté motrice.

On prétend que l'eau donnait le mouvement à l'horloge : ne le croyez point; il serait décevant de penser qu'elle reçût son activité d'un liquide qu'il eût fallu ridiculement remonter après sa chute. N'imaginez pas davantage la ruse grossière d'un mécanisme où la présence d'un tout petit nain qu'Haroun facétieux eût enfermé en elle, avec des vivres, pour qu'il assurât la sortie des personnages et la tombée des billes — qui sait ? — une montre à la main ! Non ! Non ! Ce présent était trop solennel et il y avait dans l'esprit de son orgueilleux donateur trop de désir d'émerveiller pour que l'on pût attribuer le fonctionnement de

l'horloge à quelque supercherie peut-être extraordinaire, mais à la merci d'un oubli ou d'une imperfection.

Cette horloge était parfaite : aussi sincère, aussi absolue que celle qui règle la marche des astres. Le miracle de son mécanisme, *c'est qu'il n'existait pas.*

Je recule devant la tâche de vous expliquer la chose la plus simple de la Terre ; sachez seulement que cette horloge unique était l'œuvre du génie le plus naïf et le plus saisissant : *elle vivait comme vous et moi !*

Mon chagrin est de ne pouvoir vous en dire plus long... Et puis, écoliers en joie, que vous seriez tristes demain si vous appreniez tout aujourd'hui. L'univers gardera tant de siècles encore sa si belle part de mystère que je ne ressens nulle honte à vous avouer mon ignorance.

Mais la forte émotion qui me fit presque délaisser l'horloge magique, fut de contempler Charlemagne !

Je le revois, le chef que l'Allemagne nous dispute, s'arrêtant de vaincre ses

ennemis, de chasser l'auroch ou de visiter ses écoles pour venir se pencher sur le singulier présent que lui envoie son frère d'Orient !

Il est là au milieu de sa cour de guerriers, d'évêques et de savants, parmi lesquels se montrent, cheveux nattés, vêtus d'une tunique serrée à la taille et de braies en toile de lin losangées de bandelettes, quelques soldats francs aux moustaches tombantes, aux yeux de naïf azur... Il est là, le grand empereur, à la barbe blanchissante comme mêlée de lys, campé sur ses pieds robustes aux sandales ornées de gemmes, couronne en tête, les épaules couvertes d'un vaste manteau aux agrafes d'or, la main sur son épée incrustée de pierreries de tous feux ; il est là, imposant, tel un dieu à l'âge des pensées sereines, la figure franche, les yeux larges et vifs fixés sur le mirifique objet que des mains cuivrées aux ongles teints lui présentent au nom de l'opulent calife, leur maître.

Des serviteurs de l'ambassade ouvrent des coffrets somptueux d'où s'échappent, troublants, des parfums inconnus ; d'autres

déroulent de fastueuses étoffes, dressent la richesse ignorée d'une tente de prince de là-bas ou déballent des armes sans prix devant cette cour surtout guerrière... Mais les armes ont beau briller, les étoffes chatoyer, les parfums répandre l'haleine des jardins d'Asie, le grand empereur ne quitte pas du regard le passionnant édifice dodécagonal, compteur du temps.

Un homme aux cheveux nus, à l'austère robe, se tient auprès de Sa Majesté attentive et, avec des gestes doctes, lui désigne la merveille dont il semble se faire fort de pénétrer le secret. Est-ce Alcuin ? Est-ce Eginhard ? Je ne saurais vous le dire.

Et le grand empereur considère sans fin l'énigmatique horloge ; peu à peu, il discerne ce que signifie sa présence. Ses yeux suivent des visions augustes au travers d'elle : caravanes cheminant sans armes vers des centres de doux échange ; les villes et les villes, les bourgades et les bourgades, soumises ainsi aux mêmes ondes d'affection ; des mains tendues et des étreintes d'un bout à l'autre du monde, entre les deux aboutissements de la

course solaire ; et il songe, le chef redouté, que le bonheur des peuples ne peut éclore que de la paix sous cette courbe glorieuse...

C'est le symbole de cette horloge que la possibilité de tout cela, car il a foi, lui, en la loyauté des hommes se traitant sans mensonges et il sent poindre l'aurore qui fondra dans une même chaleur d'amour, le Cœur, ce miel humain.

Aux pieds de son Dieu, très humblement, le puissant soldat met son épée pour la réalisation de ce grand rêve qui croît encore...

Dans la salle du Trône, le silence est devenu émouvant. Les évêques observent de coin ; les hommes de science se penchent, de plus en plus attirés ; les guerriers s'entre-regardent sans comprendre, intrigués par le persistant examen du potentat d'Occident en arrêt devant le chef-d'œuvre d'Orient.

Enfin, pour mettre un terme aux hypothèses aventurées du savant, qu'il n'a d'ailleurs écoutées que d'une oreille distraite, toujours subjugué par l'édifice hanté où il vient de percevoir une

étrange palpitation, le souverain fait de la tête un signe négatif au phraseur égaré, se tourne vers l'ambassade et, avec un visage ravi d'enfant, pose une main sur son sein gauche.

Toute émotion est un cœur qui bat ; c'est Dieu présent. Un cœur battait dans cette horloge sans pareille.

Le calife chaleureux, pour mieux marquer son attachement à son frère d'Occident, l'avait tout simplement dotée *d'un cœur véritable* : DU SIEN.

Et le silence dure toujours.

Soudain, pour la joie du grand empereur et la surprise des naïfs yeux bleus des Francs, mes pères, la sublime horloge sonna ! Une à une, des boules d'airain tombèrent dans le vase de bronze...

Jamais horloge de la Terre ne fit retentir de plus belles heures : l'Orient et l'Occident s'aimaient !

Oh ! petits écoliers de France, que n'avez-vous vu, alors, l'empereur Charlemagne sourire !

A Jean Royère

L'ESPRIT DU SOIR

Il ne s'exerce qu'en automne, l'Esprit du Soir. Le Printemps lui semble trop impertinent de bonheur pour sa gravité, l'Eté trop grossier de suffisance pour sa finesse et, pour son goût de la vie, l'Hiver trop absolu d'insensibilité.

Octobre seul le fait agir. Il faut qu'un petit frisson d'infortune le stimule.

Donc, voici la pompe déclinante du soleil d'automne au-dessus des bois, si fanés, déjà, auprès de l'émeraude des prairies, si vives encore ! Une évaporation d'ambre s'élève des champs saccagés.

Sous la voûte du ciel, verdâtre et toute rayée de longues îles de turquoise, l'atmosphère palpite de l'incendie mauve de l'horizon et, par la campagne meurtrie où demain s'exhalera la brume, l'arome des végétaux corrompus monte, exaspéré.

O lassitude ! la fièvre des couples, leurs yeux brillants, leurs voix éteintes et le retour à pas lents sur le chemin de feuilles mortes...

L'Esprit du Soir !... Veillons ! sa puissance rapide et rare s'apprête à nous envelopper sur un signe du crépuscule aux mains grandissantes. Soyons lucides, il serait regrettable de ne pas subir la suggestion de son charme souverain, quoique toujours mélancolique : il est la minute divinatrice où s'éclaircit pour les âmes anxieuses le ciel d'or trouble de la Destinée.

*
* *

Le premier soupçon de sa présence subtile s'accuse par l'affluence des sensations vagues dont elle noie le cœur et le cerveau.

Tantôt, un profond contentement sans cause envahit l'être comme la chaleur d'un vin généreux. Tantôt, une irruption de délices brèves excite et grise l'intelligence.

Dans l'air toujours vibrant de soleil,

des formes irréelles, linéaments d'images, naissent et meurent en la fatigue de la lumière. Moins vaines, d'autres formes surgissent ; une allégorie s'ébauche, mais le mirage s'évanouit avant de s'être précisé, laissant la pensée frémissante.

Et cette attente dans l'impatience de posséder dure jusqu'au moment où une décroissance sensible du jour, délivre enfin, la volonté que retardait encore la flamme du ciel.

Alors se montrent des visions d'un rêve somnambulique que l'on poursuit les yeux grand ouverts :

... Un rougissant cortège venait de l'astre en agonie. En robes d'innocence, des jeunes filles, portant toutes à leur taille une corbeille de roses, s'avançaient dans un murmure de joie et de musique languissante. Insoucieuses, elles allaient dans la mollesse de cette heure de moribonde clarté et leurs gestes déliés répandaient les fleurs avec une prodigalité heureuse...

Soudain, — accompagnant une détente plus accentuée de l'ombre, — l'harmo-

nieux mouvement de leurs bras s'abaisse et ne se relève pas; rires et musique se taisent et le cortège progresse dans le silence.

Hélas! toutes les fleurs ont été gaspillées avec la belle imprévoyance de la jeunesse et les mains pures, semeuses de pétales, viennent de sentir le fond rugueux de leurs paniers ?

Elles marchent toujours, mais angoissées, considérant devant elles la tristesse de la voie si longue, si droite, qu'il faudra parcourir sans l'agrément d'une fleur à effeuiller ! Elles songent aux roses dont elles couvrirent le chemin sur lequel on ne retourne pas, et leurs bras pendent sans emploi, et leurs visages s'inclinent accablés sur le vide de leurs corbeilles.

Je reconnaissais la Vie, ma vie, sœur de ces désabusées jeunes filles, rêveuse au front triste, penchée, elle aussi, sur le néant de ses illusions dispersées et je l'accueillais avec une émotion douloureuse et ravie, tant j'étais séduit par la grâce de sa désolation...

Qu'allait devenir cette guirlande de blanches jeunes filles en détresse ?

Mais, déjà, la Nuit avait dissipé la vision créée par l'Esprit du Soir.

A Jules Romains.

LES MARINIERS

Sur le canal étroit et long, à l'eau teinte d'aurore, entre la double haie frémissante des grands peupliers, comme un cercueil de géant que l'on mène en silence vers des nécropoles mystérieuses, — glisse la péniche d'une famille de mariniers.

Le père est au gouvernail, les reins appuyés sur la barre ; non loin de lui, assis, l'aïeul fume sa pipe dans la fraîcheur du matin rose ; à l'avant, déjà levés, sont les enfants, garçonnets aux cheveux de soie grège ; et, au centre, sortie à mi-corps de la cabane basse, la mère allaite son dernier-né... Tous, immobiles, regardent l'horizon qui s'enflamme.

Les nuages passeront sur l'eau engourdie couleur de feu, couleur de pré, couleur de sang, couleur d'étain, et le bateau,

île creuse aux flancs de chêne, traversera, comme en léthargie, l'animation du jour.

Sans arrêt, durant que les champs pierreux succéderont aux chatoyantes cultures, les bois aux faces pâles des maisons, les mariniers iront, tirés sur le sentier du bord par deux pauvres chevaux fouaillés.

Toute l'année, ils glisseront en vous subissant, averses printanières, lumière des étés à la transparence folle, déluges pourrissants des automnes, brouillards hivernaux où tremblent les spectacles morts...

Toute leur vie, dans un destin où la contemplation des rives se mêlera à leurs travaux, ils iront sous le déroulement des quatre saisons. Et, sur les ponts trépidants des villes, des surmenés convoiteront l'apathie de ces bohémiens des routes liquides.

Comme nous, pris, en les voyant, de l'indicible envie de les suivre, n'ont-ils pas, eux, la nostalgie des habitations qui ne bougent pas ? Et la tapisserie prodigieuse des paysages ne les excède-

t-elle pas ainsi que l'escorte d'une interminable traîne d'ennui ? Et leurs yeux rêveurs ne désirent-ils pas se délivrer de l'aveuglement du ciel toujours là ?

Sans autre activité qu'une petite *flamme* rouge et bleue qui palpite à l'extrémité blanche de l'unique mâtereau, sans autre bruit que le clapotement, à l'arrière, de l'eau dérangée, ils passent...

D'où viennent-ils sur ce lent chemin hérissé de vos deux lignes vertes, jaunes ou noires, fidèles peupliers ? Ils viennent des lointaines campagnes ignorantes des mers, où, près des forêts, de gais charpentiers, avec les cadavres des chênes, apprêtent en des nefs, le servage taciturne du bois... Vieux arbres sédentaires, que des mains magiciennes rendront jeunes et aventureux !

Et où vont-ils sur la voie stricte des eaux plates ? Ils vont où, parmi les fumées et les hululements, steamers et voiliers partagent leur proie aux bateaux tranquilles qui s'en retournent dans les terres mornes.

Toute leur vie ils mèneront leur

péniche des plaines à l'Océan, carène haute ou enfoncée de butin, — ainsi l'homme soumis, tour à tour, à la légèreté et à la lourdeur d'être — car, sans arrêt, doit s'acheminer la procession des porteurs dociles sur les canaux.

Par bien des pays, ils iront, jamais exilés : ils voyagent sur un morceau détaché de leur patrie et détiennent la forte illusion que l'angélus de leur clocher sonne, soir et matin, dans toutes les villes qu'ils traversent.

Au gré d'une perche ou d'une corde, chaque jour ils subiront la dérive longue de leur île creuse et, sans angoisse, s'éloigneront de leur port affectionné : ils savent tant que leur bateau viendra se ressouder à la terre d'où ils sont partis !

Qu'ils guident une barge à voile brune, une bélandre à pointe de sabot, un chaland ou une flûte, toute leur vie ils navigueront sur l'eau sans fin, et leur destinée tiendra entre le double panorama des fuyantes rives jusqu'à la grande halte au cimetière de hasard où les aura élus la Mort.

Passifs et graves, qu'ils aient le poil

blond, sombre ou roux, qu'ils arrivent du Nord, de l'Ouest, de l'Est ou du Sud, sans merci, ils glisseront comme tous les leurs sur l'eau étroite, couleur de feu, couleur de pré, couleur de sang, couleur d'étain, et c'est leur propre servitude qu'ils mènent dans le silence, en ce cercueil de géant, vers des nécropoles mystérieuses qu'ils n'atteindront pas.

... Le soleil se couche avec féerie ; la nuit va tomber, l'eau sera pleine d'étoiles...

Sur le pont de la péniche il y a un aïeul qui est la sagesse du bord ; un père qui en est l'action ; des enfants qui s'instruisent des muscles et de la barbe blanche et une mère qui, son dernier-né sur les bras, regarde s'avancer l'horizon comme on regarde l'avenir.

LA PETITE FILLE DE LA FORÊT

Le ciel s'assombrit au-dessus de l'épaisseur des branches. Depuis l'effroi des bouleaux jusqu'au souci des grands chênes, toute la vieille Forêt gesticula.

Rapidement, les noirs nuages achevèrent d'éteindre la flamme de l'après-midi d'été. Un grondement lointain se prolongea, sinistre.

Surgie des broussailles, pieds nus et terreux, cheveux emmêlés, robe de haillons, une fillette, avant que je l'eusse aperçue, m'avait saisi une main qu'elle ne quittait plus en me disant :

— « J'ai peur ! ».

Je ne pus lui arracher d'autres paroles.

Et elle regardait autour de nous, possédée de la même inquiétude que les feuilles. Nous fîmes quelques pas sur la route.

— « Où veux-tu que je te conduise ? » insistai-je.

Elle resta bouche close mais eut un mouvement en arrière : nous rebroussâmes chemin.

Qui était-elle ? Une chercheuse de champignons, une ramasseuse de bois mort, une enfant de charbonniers ou de bohémiens ? Je ne l'interrogeai plus, voyant bien qu'entre nous deux, il ne se formerait jamais d'autre lien que celui de la crainte à la protection.

D'ailleurs, pourquoi l'aurais-je questionnée ? Ne m'accordait-elle pas de suite une sorte de confiance filiale, en silence ? En tous cas, cette petite n'était pas égarée : je la sentais maîtresse de son destin.

Parfois, elle me suivait avec l'hésitation d'un animal flairant un piège.

Trop préoccupée par les menaces qui s'accumulaient de toutes parts, elle semblait maintenant ignorer ma présence ; seule, sa menue main brûlante me renseignait sur son émoi.

L'orage si promptement dénoncé avait surpris nombre de bêtes loin de leur gîte. A chaque instant, le bond d'un lapin tra-

versant la route en déblai dans un éboulis sableux, la hâte d'un faisan entre des buissons, la fuite rousse d'un écureuil au long d'une basse branche, attiraient nos regards.

Mon ombrageuse compagne demeurait étrangement muette. Toutefois, elle poussa un cri au passage d'une biche qui, s'arrêtant, tourna une tête intelligente et repartit.

Un deuil immense voilait toutes les issues du soleil.

Feuilles révulsées par un vent de panique, la Forêt blanchit d'épouvante. Un éclair déchira la nuit, dans un fracas où le ciel parut s'écrouler. Nous courûmes sous une rafale de grosses gouttes, mais nous étions déjà trempés, quand, à travers d'épineux taillis, nous atteignîmes une hutte de terre.

Alors, pendant que la pluie rageait, diluvienne, parmi les flamboiements et les détonations répercutées de la foudre, j'examinai discrètement ma palpitante inconnue que chaque coup de tonnerre blottissait contre moi.

— « Je ne t'ai jamais vue », aurais-je

voulu lui dire si sa réserve ne m'avait contraint à l'imitation de son silence, « mais je te savais exister.

« Ta chair n'a-t-elle pas la fermeté des cèpes et des faînes, et la dorure de l'automne ne t'imprégna-t-elle pas, du visage aux pieds, pour toujours ? Ton odeur n'est-elle pas celle des bruyères, des genêts et des néfliers ? Et le mystère de ton âme ne s'est-il pas allumé un soir avec les feux follets au-dessus des gâtines ?... Il fallait bien que tous les sucs des branches, des herbes et des mousses vinssent se fondre en toi, pour que l'immobile empire que tu hantes pût jouir enfin de lui-même, dans toute son étendue, par le vagabondage de tes pas !

« Voilà donc pourquoi mon cœur s'émeut si fortement à sentir le sang de ta vie sauvage circuler en ma main ?

« Qu'aurais-je appris à te questionner ? Ne sais-je pas que tu es reine ici et que ta souveraineté s'exerce tout aussi bien de la Mare aux Evées à la Gorge aux Loups que d'Apremont à la haute rive où les dernières frondaisons couvrent la clarté du grand fleuve ?... Aussi, petite, il m'intrigue peu, le secret de ta bouche scellée aux lèvres de

jeune merise, je te reconnais sans t'avoir jamais vue : tu es l'enfant chérie de ma vieille Forêt ! »

Je ne cherchais pas à rencontrer ses yeux, m'efforçant au contraire à leur dissimuler des airs étonnés ou inquisiteurs, mais quand, furtivement, leur regard s'élevait vers mon visage, il me pénétrait comme la totalité des lueurs farouches qui m'avaient arrêté le jour et la nuit dans les fourrés.

Je ne l'avais jamais vue et il me semblait la connaître depuis toujours.

Un soir, à Franchard, n'était-ce pas elle, cette invisible, dont le rire avait retenti derrière moi en passant auprès d'un tronc creux où se lovait une vipère ? Et je me rappelais la fillette misérable au teint cuivré, surprise, un matin, brandissant une poignée de girolles, et qui m'avait lancé ce même feu de ces mêmes yeux sombres.

Sa main toujours serrait la mienne. Cette confiance me ravissait ; nul doute que l'enfant n'eût soupçonné en moi le familier de son formidable domaine, aussi respectueux de ses oiseaux chanteurs que

de ses reptiles ; elle me payait ainsi de ma passion pour sa mère profonde.

Le tonnerre s'était calmé. Une écume blafarde frangea tragiquement le ciel d'encre. La Forêt s'éclaira. En même temps que renaissait la lumière je sentais se desserrer la main de ma petite compagne... Maintenant, la pluie tombait presque invisible et sans bruit ; seul s'entendait celui de l'eau s'égouttant de nos vêtements sur le sol flacheux de la hutte.

Sous le soleil réapparu, quelques rayures d'argent volèrent encore en écharpes fluides.

Je regardai mon apeurée. Une splendeur vierge auréolait l'humidité de ses cheveux et de ses haillons, et ses yeux noirs absorbaient le premier rayonnement de l'astre délivré. Tout son être frémissait d'impatience : à travers les branches illuminées, l'azur dévorait les dernières fumées de l'orage.

Soudain, me lâchant, elle s'échappa, légère, avec un cri de joie, et disparut derrière un rocher d'où je l'entendis rire avec folie.

Curieusement, je courus vers sa cachette ; elle n'était plus là, son rire sonnait, au loin, perdu.

Forêt de Fontainebleau.

A Georges Périn

LE JARDIN, L'ÉTANG

I

Viens, mon amour, ne nous apeurons pas du cri humain des gonds rouillés de la vieille porte : sortons.

Ah! tristesse! que le jardin dépouillé de ses feuilles apparait dévasté, du seuil de pierre! Il semble qu'un incendie, activé par un vent de rage le dévora pour ne laisser sur la terre que branchages calcinés sur cendres d'or morne.

Vois les squelettes crispés des pauvres arbres dévêtus de leur parure. Répandue aussi la robuste toison du platane hospitalier, ensevelissant à son pied le banc de nos rêveries du soir et de nos murmures sans fin.

Onduleux et nus, sur le mur serpentent les longs bras d'étreinte de la glycine emmêlés aux derniers festons rougis de la

vigne vierge. Enfin, rien ne la cache plus, la griffe de la ronce, la griffe prête à déchirer où, ce printemps, ton sang perla en cueillant une sauvage petite corolle trop voisine.

Et l'insolent massif des dahlias, regarde ce qu'il est devenu : un fumier.

Tout est muet, tout est mort et les hirondelles sont loin...

Quelle leçon, ô Jardin, que ta jeunesse si rapidement flétrie !

Décrépitude ! Décrépitude !

Seul, le lierre à la durée insultante prend sa revanche d'avoir si longtemps rampé sous les fleurs, il étend partout, sur son tissu de tentacules, ses mains funèbres.

Ah ! ce sont bien là de tes surprises, Automne massacreur, ces débris affreux de l'éclatante jonchée que fit éclore la magie d'avril, ces spectres sombres sur ces feuilles pourrissantes.

Jardin, trois jours ont suffi pour rompre ta palpitante chevelure et dissiper ton voluptueux parfum !

A Pompéï, ville somptueuse de plaisir, enfouie sous la lave brûlante,

puis exhumée après vingt siècles d'ombre, on découvre sur des murailles — parmi les statues mutilées, les portiques rompus — des fresques intactes, aux vives couleurs d'hier : telle cette rose pâle, miraculeuse de fraîcheur, que tu me montres sur ces ruines.

Ne cherche pas à la respirer, ton souffle l'éparpillerait !

Sommes-nous pris de respect ou de crainte en présence de ton malheur, ô Jardin détruit, que nous n'osons fouler tes feuilles ?

La Mort ? Elle nous oppresse devant ce paysage ravagé. Mais, comme compensation enivrante, regarde cet or vaporeux qui tombe du ciel sur toute la terre et réchauffe la nudité tragique des grands arbres.

Oh ! que tu te transfigures et que ta beauté s'illumine en cette désolation à humer l'amertume qui monte du cœur maudit de l'Automne !

Est-ce par coquetterie ou par pitié que tu t'attardes au milieu de ce désastre sur lequel se prodiguent en vain les suprêmes caresses du soleil épuisé ; spectacle roux qui met dans l'âme une surabondance de

langueur et fait la femme si jolie, si tendre ?

Les détonations sourdes des chasseurs se propagent dans le vide de l'air.

Vois-tu ces flocons bleus au-dessus des bois noirs ?

Meurtre des bêtes, sang coulant et fumant, complément nécessaire de cette saison dévastatrice : on tue !

O toi dont l'expirant nom est Douceur, comme tu dois être angoissée par ces salves impitoyables ?... Qu'as-tu ? Ton visage se rassérène et tu marches avec une aisance inconnue, en ce cimetière... Ecoute, l'atroce chose : là-bas, on tue !

Horreur ! ton œil s'anime et tu souris !

Eh bien, non ! je ne suis pas dupe ! C'est pour toi que les conquérants trempent leur manteau de gloire dans la pourpre humaine, que la guerre sera de toute éternité, que les hommes toujours s'entr'égorgeront pour te plaire, et c'est toi, l'enfant si pâle, l'enfant si frêle et défaillante, l'unique responsable du sang versé !

Qui es-tu donc : l'Ennemie ?

Non, adorable compagne qui promènes en ce jardin mort la tache apitoyée de ta robe violette, tu ne peux pas être l'Ennemie, non, tu n'es pas possédée de la haine que me dénonce à mes pieds le hérissement mauvais de ce houx toujours vert : tu es l'Adversaire au seul regard d'ivresse ; et je me soumets de toute ma joie à cette affolante puissance : ta grâce ; j'accours à cet irrésistible appel : ta faiblesse ; j'ai soif de ce délivrant dictame : ton amour !

Non, ce n'est pas toi l'Ennemie, puisque maintenant gît à terre, effeuillée, la dernière rose dont tu n'as pu vaincre l'attirance et que tu n'as pu t'empêcher de respirer.

II

L'Etang dort au milieu du pré humide où nous souriait, il y a quelques jours encore, l'étrangeté mauve du colchique.

De longs et maigres roseaux à quenouilles se dressent, rébarbatifs, remparts de l'eau croupissante contre l'insolence des

oiseaux et des brises curieuses, moireuses d'étangs.

Plus de papillons flâneurs, cependant ; plus de ces fines demoiselles, fléchettes bleues empennées d'or vert, qu'un archer invisible, à l'adresse farouche, plantait sournoisement au cœur des fleurs d'eau ; plus d'oiseaux !

Les grands roseaux se dessèchent, continuant leur tâche protectrice.

Oh ! cette patine végétale sur l'étang inanimé, découpée, çà et là, sur des clairières luisantes où les nuées grises du ciel, voilées par des vapeurs suaves d'hyacinthe, défilent. L'Etang ressemble à un vieux miroir mangé de moisissures.

Les nuages ont passé : le miroir est vide. Comme il se trouble à cet instant ! Son lustre a l'atonie des yeux d'un trépassé.

Pourquoi émeut-elle, cette eau sans vie ? On subit à la trop regarder, l'eau attirante, l'eau recéleuse des forces toujours victorieuses de la mort, l'obsession du suicide depuis que tant de désespoirs sont venus s'y abattre, depuis que se sont livrées à elle tant d'ardeurs vaincues !

— « Tu vois, c'est dans une pareille éclaircie alors étoilée de nénuphars que dut réapparaître, après l'immersion guérisseuse de son mal éperdu, le cadavre de la pâle morte Ophélie, ta naïve sœur. Sur son corps couraient de fantasques guirlandes fleuries et sa main serrait encore un bouquet d'orties, de marguerites et de renoncules...

« Ophélie ! Pauvre fille qui ne songeait pas assez à l'or magique de ses cheveux pour son malheur !

— « Pourquoi ces regrets ; est-ce un reproche ? Veux-tu que comme elle j'aille m'étendre dans cette mare pour la joie d'être belle sous la lune et te fournir un thème de douleur vraiment romantique ?... Veux-tu ?

— «......

— « Tu ne me réponds pas ?

— « Chut...

— « Poète que tu es, ne la vois-tu pas émerger dans l'eau bourbeuse, ton Ophélie ? Regarde-la donc avec tes yeux réels : ici, soulagée de cet appareil ridicule dont l'auréole ta fade imagination ? Regarde-la bien et ne t'en détourne

pas d'horreur. Vois ces joues bouffies, ces paupières tuméfiées, ce ventre gonflé et toute la souillure de la vase !

— « Chut...

— « Vois donc, poète !

« Ah ! aimante petite Ophélie de seize ans, comme tu fus simple ; il te fallait deux ans de plus !

— « Que dis-tu ?

— « Je t'en supplie, surveille l'étang ; l'eau, dans son attente anxieuse, imite tes yeux lorsqu'on ne sait s'il va y briller une larme ou naître un sourire... »

Voici : une feuille sèche choit en voletant vers la fascinante clarté et la touche : l'étang frissonne de cet effleurement discret...

« Ophélia ! Ophélia ! Il me semble que c'est ton nom, le glas de l'Automne, qui, comme un remords, tinte là, sur l'eau, et là, sur mon cœur ! »

LES CORBEILLES

I

Tout est corbeille dans la Vie ! Je suis né près d'une oseraie ; un mur d'épines contenait notre maison dans ses bras verts ; et je garde dans ma mémoire la sainte image de la main brune qui balança mon berceau d'osier blanc...

Corps et buissons, courses et rires sont d'enveloppantes choses. Dans une corbeille, l'oiseau naît et chante.

Sur les chemins, dans les vergers, des corbeilles craquent et bourgeonnent : c'est le Printemps. Alors toute pensée devient une couronne d'espoir tendue vers Dieu.

Sous ce ciel, j'ai la hantise des mains invisibles qui tressent activement la Forêt : je compte bien les voir un jour !... Chaque arbre est un hymne dont la joie

soulève mon cœur, — mon cœur, cette corbeille où chaque instant vécu laisse tomber sa richesse jusqu'au soir où, trop plein, il éclatera en répandant son trésor à tous vents...

Enfant ivre d'air bleu, je vole avec la brise sous les branches, et je m'arrête, palpitant, quand, après l'orage d'avril, l'arc-en-ciel est une anse au panier fleuri de la Terre !

Mais du printemps au long des haies, j'ai surtout souvenance de deux grands yeux ; car les corbeilles, c'est l'histoire de mon amour... Tout est corbeille dans la Vie ! Ma mère me l'enseigna à mon premier éveil en me prenant dans ses bras tièdes : j'eus tout de suite la sensation profonde du *contenant* et du *contenu*.

... Je marchais sur la route quand deux grands yeux m'ont regardé...

.

Je voudrais écrire une chanson folle sur les corbeilles, la seule qui pût les glorifier comme au soleil une goutte d'eau glorifie la lumière, mais je ne trouve que cela.

II

A l'âge d'amour tout est fièvre; les hirondelles montent dans l'air chaud et décrivent les cercles du Désir dans la corbeille de l'infini : c'est l'Eté.

Les mains mystérieuses tressent le blé sous l'azur.

Elle avait au bras un panier quand ses grands yeux se sont baissés. Des fleurs ardaient sur un buisson et d'un verger d'arbres tors s'épanchaient par flots des abeilles...

Dans mon regard elle a saisi que mon espoir était une corbeille où je voudrais bercer sa vie !... La route trembla... J'ai pris une fleur à l'églantier — les oiseaux chantaient — dans son panier je l'ai jetée — mon cœur a bondi — et, soudain, elle l'a portée à ses lèvres — le ciel s'est entr'ouvert...

Cette rose était sa chair, elle fut mienne à la moisson ; ses grands yeux devant moi, pour toujours, sont fixés. A l'âge

d'amour où tout brûle, l'univers est une corbeille de flamme!

Baisers, récoltes, santé, bonheur! Tout est corbeille dans la Vie.

... Souvent, le soir, sous les saules, dans l'eau d'argent, nous nous baignons. La rivière coule en ondes entrelacées et des poissons brillent dans l'ombre de nos corps. Ah! bien-aimée! vois: une nasse est au fond!... Et nous revenons alarmés dans le crépuscule, cette corbeille de cendre qui se resserre sur nos âmes. Mais les mains invisibles l'écartent de notre amour.

Quand on tient l'ivresse, est-il permis de faire un vœu? Oh! mon Dieu, faites alors que les grands yeux m'assistent le jour où je m'éteindrai.

Je voudrais écrire une chanson folle sur les corbeilles, la seule qui pût les contenir comme mes bras contiennent ma bien-aimée, mais je ne trouve que cela.

III

Tout a mûri et les mains merveilleuses des tresseurs de branches et de fruits depuis longtemps sont parties. Le soleil vomit des flots d'or, son œil aveuglant palpite, jusqu'au jour où la grappe s'écrase dans la hotte du vendangeur.

Tout est pourpre, la cuve est pleine et l'on boit le sang de l'Été.

C'est la fête de l'âge épanoui, plus que jamais nous aimons ; nos regards s'attendrissent, ton lien se croise sur mon lien : notre amour est une corbeille remplie de fruits royaux !...

Quoique nous sachions que notre étreinte fut la plus glorieuse de la Terre, nous ne saurions dire lequel fut le plus comblé de l'*enlaçant* ou de l'*enlacée*.

Pourquoi ces pleurs ? Notre bonheur t'effraierait-il ?

Corbeille de rouille, la Forêt tremble ; la Forêt s'arrache de peur ; les oiseaux fuient... La Forêt étouffe sous ses feuilles

mortes... Rions donc, mon ivresse, puisque nous sommes les seuls heureux !.. Hélas ! une langueur t'accable... De grands coups de hache retentissent; dans la Forêt on abat des chênes ; tout est crime. Les coups redoublent, tout coule rouge jusqu'ici : ô pauvre amour, c'est ton triomphe que l'on frappe !

Et les grands yeux se sont fermés pour ne plus regarder.

Saigne, saigne mon cœur, noie aussi la Plaine et la Vallée; les pluies se sont affaissées sur le massacre de l'Été; l'Automne est un panier pourri qui devient de la terre.

Et les grands yeux au cimetière sont dévorés.

Je voudrais écrire une chanson folle sur les corbeilles, mais l'univers est une corbeille trop petite pour contenir ma douleur.

IV

Un flot d'été hiverne dans mon cœur : c'est le souvenir des grands yeux. Mon soleil m'a quitté, mais il resplendit pour moi malgré les brumes jalouses, car les bienfaits qui m'attachent à lui sont plus multiples que les branches que tressent au printemps les mains invisibles dans la Forêt. Ce sont celles des morts : enfin, je les ai vues! Sans bruit, elles développent des palmes en souvenir de la Vie. Les mains de ma bien-aimée travailleront avec elles bientôt. Que les miennes les accompagnent au renouveau.

La pauvre flamme, veilleuse de mon triste foyer, c'est mon âme encore prisonnière... Patience, le temps s'évanouit... Le vanneur soulevant son grain à la porte de la grange m'avertit que le blé nu va s'offrir en pâture. Toutes les corbeilles de la Terre, qui versèrent leurs trésors dans mon sein, l'ont gonflé d'une nourriture convoitée... « Songe à ta fin! » me répète

l'Hiver. Une corbeille fut mon berceau, une corbeille sera mon tombeau! Mais sera-ce une fin, puisque je passerai à travers les mailles de cette nouvelle demeure ?

Pour l'instant, j'ai des bras qui demeurent vides, j'ai des paroles qui ne peuvent plus s'élancer dans l'air : oiseaux longtemps encagés ; et mon regard ne sourit plus qu'à un fantôme.

Devoirs, péchés, triomphe, malheur ! Je fus *vous* et je fus *à vous*, mais je serai à la fois le contenant et le contenu quand demain je serai partout !

Serai-je sûrement près d'Elle lorsque la terre emplira la corbeille d'os où bat mon cœur ?

Voilà toute ma chanson folle : Seigneur, qu'attendez-vous ?

A Georges Polti

LE PORTIQUE DE ROSES

I

Le Portique de Roses, offrande éphémère des amants à l'Amour, s'embrase, sous le soleil descendant, parmi les molles lancées de fleurs que, pour dissimuler une lassitude déshonorante, les Favoris de la Fortune espèrent bien se jeter au visage jusqu'au complet épuisement du jour, quoique depuis le matin dure cette lutte embaumée devant le portique vermeil. Et la bataille se ranime... De plus, les combattants, ces beaux diseurs de madrigaux et leurs belles dédaigneuses, tous vêtus de satin, ne comptent-ils pas sur ce regain d'énergie pour retarder la nuit, noyeuse de formes et de couleurs, dont ils ont lieu de tout craindre ? Et la bataille recommence.

Que redoutent-ils donc du si proche crépuscule ? Tout ne triomphe-t-il pas au sein de la verte vallée ? Oui ; mais, là-haut,

planté au sommet d'une colline rougissante, un cèdre, comme un funeste présage, domine la campagne de son prestige sombre.

Il y a, dans cette foule gesticulante, des femmes dont les bras déliés tiennent leur souplesse d'aïeules patientes ayant, des siècles, filé le lin pendant que leurs époux étaient à la guerre ; il y a là des hommes aux bras nerveux dont l'adresse leur vient d'ancêtres qui manièrent longtemps des épées victorieuses.

Mais l'azur de leur sang et leur résistance à tous conjureront-ils le mauvais sort qu'ils sentent aux aguets ?

Sur la colline, là-haut, est un cèdre à la noirceur grandissante... Hélas! c'est la fin de la Fête, pourquoi résister ? Peu à peu, les cris se taisent ; la liesse des âmes défaille avec la lumière... Machinalement, la bataille dure encore.

Et pourtant, tous ces êtres, les plus enviés de leur patrie, qu'un même vœu d'élégante dévotion à l'Amour a réunis au creux de cet endroit solitaire, pour se lancer les dernières fleurs de l'année,

devant la colonnade tapissée de roses d'un portique dont le temple est la vallée, n'avaient-ils pas la certitude de ton immutabilité, Orgueil ! quand, vers midi, ils t'exaltaient dans la mêlée ? Pourquoi, maintenant, désespèrent-ils de toi ?

Les gestes ne s'élèvent presque plus. Les amants s'aperçoivent-ils combien fut vaine la possession de cette joie trop ingénieuse que, tout le jour, ils crurent inépuisable ?

Sur la colline qui se désempourpre, le cèdre noir grandit toujours.

Le ciel s'éteint au-dessus des Favoris de la Fortune, en réfléchissant les mauves et les gris de sa faiblesse, sur les satins de mêmes couleurs.

Mais Laure non plus qu'Isabelle, ni Thérèse, ni Sylvine, ne savent encore que leur jeunesse vit son suprême instant.

Seuls, les hommes, pris d'inquiétude au fond de cette vallée nue qui s'embrume de plus en plus sous les ondes d'étouffante mélancolie du soir et où ne se montre qu'une pauvre chaumière, là-bas, —

abri de quelques paysans à l'existence de bêtes, pensent-ils, — seuls, les hommes commencent à se demander pour quel office est dressée, là-haut, la noirceur dévorante du Cèdre et à quelle autre souveraineté va bientôt se soumettre leurs âmes ?

Aucun bras ne se relève : la bataille de fleurs a cessé.

Tous se dévisagent avec angoisse : ils ne sont plus que leurs propres spectres !

Un silence funèbre plane sur cette foule, chatoyante encore. Les regards désolés s'attachent au Portique de Roses, où, comme sur des braises mourantes, courent des frissons de ténèbres.

Puis, se tournant vers le cèdre monstrueux devenu toute la colline, les amants ont le sentiment inexplicable que de cet arbre noir est descendue leur défaite avec le crépuscule.

Sont-ils les jouets d'une odieuse illusion ? Non ! Ils ont pleine conscience que leur règne est achevé et que le prochain jour rayonnera sur leur parfait déchirement... Ils surprennent enfin en

cette nuit le signe de retraite de toute une génération d'amants : la leur.

Et, comme éclatent des sanglots, les femmes se dénoncent les plus frappées. Mais, déjà, à la spontanéité des larmes a répondu le ressaisissement du courage dans la douleur, et la plus lucide parle ainsi :

— « Mes frères, mes sœurs, j'ai compris, nous avons compris !... Finie la danse ; à d'autres la place : notre temps a vécu !... Le saviez-vous ? Ce qui nous dominait et maintenant nous enveloppe, » dit-elle, en montrant la direction du cèdre aboli dans l'ombre, « c'est la noirceur de notre égoïsme !... Cette fois, le Malheur est en nous, car aucun de nous, ce soir, ne peut se dire sûr d'avoir vraiment aimé !... Deuil sur nos sens et deuil sur notre vie ! »

Une voix grave intervient :

— « Cependant, nous nous sommes aimés, vraiment aimés, puisque dans une mêlée de ruptures faciles et de recommencements prompts, nous avons épuisé toutes les ressources de l'Amour ? »

Nul ne renchérit ; tous se demandaient

de quoi avait donc été faite leur ivresse pour qu'elle ne leur laissât rien d'autre que le regret de leur jeunesse perdue !

— « Mais il nous reste encore notre âme ! » fit une voix qui demeura sans écho. Sans écho : ils sentaient tous qu'il ne leur restait plus que le Remords.

Et comme, pour se reprendre follement à l'espoir, les Favoris de la Fortune se retournaient vers le monument de corolles édifié pour leur vanité, un grand cri de stupeur retentit : le Portique de Roses s'était écroulé avec le Soleil !

II

Sur la route noyée de soir, dans leurs risibles défroques de satin, s'en reviennent les amants dupés par le Mensonge.

Prostrés, ils vont, pour y gémir, vers les bras tièdes que leur tend dans l'ombre la Douleur.

Par habitude, ils marchent enlacés.

Sans espoir, ils s'en reviennent dans la vallée vide que couvre le flot d'une nuit encore sans étoiles, quand, sur leur chemin, dans l'encadrement d'un pan plus noir des ténèbres, un rectangle de lumière tremble.

Machinalement ils s'arrêtent, sans la reconnaître, devant la chaumière isolée qui, tantôt, leur parut si méprisable... Elle est là, humble grange en torchis qu'une flamme emplit d'or. Pas de rideaux à sa fenêtre.

Mystère qui veilles ici comme en la chapelle de la Détresse, quel es-tu ?

L'esprit inerte, le troupeau regarde pourtant par les vitres.

Sous un plafond harassé de grossières poutres, auprès d'une lampe basse, l'écuelle sur les genoux, un couple de vieillards se partage la dînée du soir. Tout est misère autour d'eux... Sur le sol de terre, un grabat s'allonge en l'enfoncement d'une alcôve ; un dressoir entr'ouvre ses portes rompues de fatigue ; d'un rythme las, une horloge bat dans une gaîne ravagée. Chaises infirmes, moignons d'ustensiles épars devant l'âtre, attestent une absolue pauvreté présente et passée ; et l'on sent que, du grain ramassé sous ce toit, il ne restera rien, peut-être, fini ce poignant repas.

Parfois, du maigre feu de brindilles, une rougeur tressaute au luisant de toutes ces choses en agonie.

Qu'ils sont vieux, ces époux ! Le nombre d'ans de leur union est pareil à celui qu'indiquent, fichées au mur, de petites gerbes d'épis de blé : souvenirs des fêtes de moissons et symboles de leur état d'esclaves de la charrue et de la faulx.

Penchés sur leur écuelle, les deux êtres d'usure semblable lèvent la tête après chaque bouchée, s'enveloppent d'un coup d'œil et se rebaissent avec lenteur.

Rien ne rappelle qu'ils ont été jeunes, ces ancêtres, si ce n'est sur le dressoir un bouquet blanc qui s'allume à chaque éclat du foyer, sous son globe de verre. Silencieux, ils mangent. De quel secours seraient donc des paroles pour des époux à qui plus de cinquante ans de vie commune ont fait une même pensée ?

Avec religion, leurs tremblantes mains brisent le pain noir.

Quel malheur, enfin, les frappa pour qu'ils soient si seuls, à cette heure oppressante, dans cette vallée sans âmes ? Ont-ils eu des enfants auxquels ils survivent ou qui, sans pitié, les abandonnèrent ?... La plus grande des joies a pu les posséder autant que la pire des épreuves, mais une telle paix baigne leurs visages qu'on ne peut plus ignorer que jamais le Mensonge ne vint les travestir. Aussi la lampe brille-t-elle entre eux comme l'étoile de la Confiance.

Ils sont si vieux, que plus que tant d'autres, certes, ils ont vu croître leur part de bonheur !... Bénéfice amer ! payé de l'écroulement de plus d'espoirs !... Et maintenant, que leur reste-t-il ? Ils savent que la mort les tient ; ils ont déjà la couleur de la terre où elle les courbe ; ils ne sont pas effrayés : ils sourient !... Ils sourient avec tant de foi qu'ils imprègnent l'ambiance familière de la sérénité même de leur cœur... Cependant, tout autour d'eux est dénuement, inexprimable fatigue. La maison entière, êtres et choses, sourit.

Qu'est-ce que cela veut dire ? Le troupeau des amants consternés regarde avidement sans comprendre ces isolés, si caducs, accablés d'infortune, qui, sans se parler, se sourient.

Soudain, l'homme se lève, va, boitillant, vers la cheminée, se baisse et revient chargé d'un plat qui exhale une faible vapeur. Et ses noueuses mains, sculptées par le labeur du sillon, présentent à la décrépite compagne la maigre chère de ce soir de pauvreté.

Les Favoris de la Fortune ne s'inquiètent plus de l'énigme de cette tendresse ; ils ont compris que la vieille assise est là, jusqu'à son dernier jour, clouée sur sa chaise, les jambes mortes, et que si son compagnon la sert avec ce touchant empressement, ce n'est pas tant à cause du bouquet blanc qui rougit sous son globe de verre, ni du petit cercle d'argent, très usé, qui luit à un des doigts ossifiés de l'impotente, mais parce qu'il adore cette ruine sacrée de sa seule foi et qu'elle est toute sa vie, puisque demain ils ne feront qu'un... ailleurs... Les jeunes amants auraient raillé sous le soleil, ils se troublent sous la nuit devant ces époux, si vénérables, ennoblis d'amour vrai.

Dans cette pièce unique de la chaumière aux encoignures d'ombre, les deux vieillards sourient à des enchantements mystérieux, entourés des objets de leur passé qui, depuis leur union, veillent là.

— « Fidélité ! » se disent et se répètent ces témoins de leur longue durée, du dressoir qui tend des portes moins lasses à l'horloge dont le balancier, tel

un cœur vaillant, s'est ressaisi ; du feu qui se rallume au sol tiède comme ces vieux êtres d'affection et de servitude. Cinquante ans de confiance se raniment en souriant dans cette chapelle de dénuement dorée plus que jamais par la flamme de la Fidélité. Et la nuit du ciel qui s'étoile plane sur le refuge des esclaves de leur serment, ainsi qu'une grande âme charmée.

Et les vêtus de satin, les beaux diseurs de madrigaux et leurs belles dédaigneuses regardent, émus, comme s'ils voyaient pour la première fois le pur visage de la Vie. Pleins de honte pour leur mêlée de ruptures faciles et de recommencements si prompts, devant la souveraineté nue de ce couple franc, ils découvrent, enfin, que cet orgueil sur lequel ils se penchaient depuis toujours était bien misérable... Et, deux à deux, en la pitié d'eux-mêmes, ils resserrent leur étreinte, comme si déjà ils sentaient poindre la guérison de leur néant.

A Fagus

L'INOUBLIABLE ACROBATE

Dans la nuit claire, cette goutte d'eau qui brille au flanc de ce peuplier noir : ah ! c'est une étoile !

L'automne dernier, sur un boulevard désert, près de ma maison, vint camper une fête foraine.

J'y fus un soir au crépuscule.

La foule, ce scolopendre géant au cœur nomade, y étendait les longs replis de son corps, tassant ses mille pieds entre les deux rives des baraques de toile.

Une rumeur de voix mâles percée de cris de femmes que le vacarme des orgues mécaniques surmontait à peine, s'élevait dans l'air poussiéreux et des lampes allumées déjà parsemaient l'atmosphère de halos timides. Au ciel encore bleu, s'avivait l'astre du Berger.

Depuis un instant j'allais, charrié par le courant humain, au gré des à-coups de sa badauderie, lorsque j'aperçus, hors du chemin battu, dans la zone louche du commerce des filles et des industries traquées par la police, quelques silhouettes tremblotantes autour d'une flamme jaune, pâle encore sous le faux jour d'en haut ; de là sourdait un bruit de tambour.

La solitude de cette lumière, qui, dans la nuit tombante, déployait un palpitant voile d'ambre, éveilla ma curiosité, et le dédain de la foule pour cette pauvre mise en scène m'attira.

Voici ce que je découvris sous l'unique falot lié au bout d'une perche qui, véhément et fumeux, avec des alternatives d'ombre et de grande clarté, animait fantastiquement l'endroit :

Sur un morceau de tapis, si usé, si fini qu'il avait pris la couleur neutre des choses sans nom réclamées par le tas d'ordures, un acrobate, enfant d'une pitoyable maigreur, courbait son échine en arrière et faisait saillir, à travers son maillot pailleté, la mince cage de son thorax.

Graduellement, son corps fléchissait

jusqu'à ce qu'il posât les mains à terre, puis le ressort lent de son squelette enlevait ses pieds dans l'air, les dressant comme une hampe pour les descendre sous l'arc de ses bras tendus où il imitait la marche pénible des batraciens.

Maintenant, dans la nuit tout à fait venue, le ventre sur le sol, il répétait, sans avancer, les contractions motrices du serpent.

Le charme qui se dégageait alors de cet être fluet à la souplesse reptilienne me ravissait en m'inquiétant indéfinissablement.

A son côté, un vieillard, le dos tourné, roulait du tambour. Ah! c'était bien la seule musique qui convînt aux exercices de cet acrobate sinueux !

Rien de plus que ce spectacle ne s'offrait à la demi-douzaine de flâneurs fixant sur lui — sauf moi peut-être — des yeux indifférents.

L'enfant continuait à tordre son corps et à le détordre.

Le vieillard s'était retourné : quel vieillard ! La flamme du pétrole illuminait

son visage : une face terreuse, striée de rides, embroussaillée d'une barbe sale, un regard désabusé mais fier de vieux vagabond. Il semblait porter sur ses épaules décharnées le poids d'un siècle de misère quoique triomphât dans son attitude la crânerie de la malechance bravée. Quel hasard — ou quelle raison — l'avait accolé à ce gamin dont il paraissait exciter l'ondulante ardeur en accentuant, de temps à autre, d'un coup de baguette, le dolent ron-ron de la caisse qu'il battait sans fin ?

La fureur de la fête en joie atteignait son paroxysme ; mille cris montaient de la foule obscure et la cacophonie des cuivres se mêlait aux orgues intarissables versant en rafales des refrains vulgaires et plaintifs ; éparses, dansaient des girandoles affolées ; des embrasements multicolores s'épanouissaient de-ci, de-là, et les antres roses des petites baraques chatoyaient au-dessus du fleuve de remuantes têtes.

Près de nous, c'était les ténèbres désertes où s'enfuyaient les lueurs en lignes des réverbères.

Sous les roulements du tambour, sans se lasser, ainsi qu'un cobra sous la flûte d'un charmeur, l'enfant continuait à tordre son corps, à le détordre et à le redresser.

Un singulier malaise naissait en moi devant ce mouvement toujours semblable répété avec une complaisance cruelle. En vérité, je souffrais de ne pouvoir surprendre la raison de cette manifestation monotone.

Je compris ; je compris la volonté profonde que le génie de cet acrobate affirmait par sa patience à reproduire le même effet, par sa constance à repasser dans les mêmes traces, tel un philosophe qui, ayant épuisé la série brève de ses certitudes, ne fait plus rien que les remâcher. Par instants, il m'évoquait un serpent affamé qui se mordrait le corps, mais, le plus souvent, par l'uniformité de son exercice giratoire, le symbole angoissant de la roue qui aveuglément tourne... Je compris, par les allusions de sa mimique, que cet acrobate nourrissait la haute ambition de nous présenter la Comédie de l'Homme !

La face inflexible du vieillard qui

battait sans merci le tambour ne figurait-elle pas le Malheur qui pèse de son regard tragique sur notre destinée, et l'abasourdissante caisse, le Temps, son complice implacable, chargé d'étouffer tous les purs sanglots, tous les cris d'amour et de désespoir de la Terre ?

Et les badauds, larves de la foule houleuse, s'écrasaient à deux pas de nous, sans se retourner sur ce spectacle !

L'acrobate continuait à développer ses anneaux et les sautes de flamme du falot répandaient à chacune de ses torsions un ruissellement d'or sur les paillettes de son échine souple.

Oh! ce n'était pas un acrobate vulgaire, cet être que je ne revis jamais; il y avait en lui quelque chose d'ambigu, un mélange d'ivresse et de douleur qui ne parvenait pas à se résoudre, car tantôt, à leur passage, ses lèvres et ses yeux se fleurissaient de sourires, tantôt des plissements convulsifs le masquaient d'une crispation de martyr.

J'étais ravi en même temps que tourmenté par la double expression du visage

de cet enfant dont les cheveux blonds et bouclés se renversaient en descendant vers la terre boueuse.

Parfois, il s'arrêtait; sa tête, d'abord immobile entre les jambes, peu à peu, se redressait pour remonter à sa place et s'abattre en arrière, exsangue, morte, ne semblant plus tenir à ses épaules que par un lambeau de chair pâle.

D'autres fois, suspendant encore son déroulement reptilien, — il paraissait au suprême degré de ses efforts, — tous ses membres se gonflaient, secoués de spasmes de bête souffrante. On eût cru qu'il voulait opérer une complète désarticulation de son être pour, peut-être, le reconstituer d'un seul coup en une inconcevable synthèse.

C'est en vain qu'il essayait de se rompre; harassé, il refermait sa roue obstinée.

Soudain, l'oppression de ma poitrine se calma ; j'entrais dans un intraduisible charme.

Il venait encore de s'arrêter et, la tête sur le sol, les bras en arcs-boutants, les

pieds en l'air, une de ses jambes, la droite, se mit à se mouvoir avec agilité. Son pied allait spiralant dans tous les sens, décrivant des courbes enveloppantes dont m'enchantaient les complications.

Vraiment, ce pied *parlait*. Il disait des choses légères, aériennes, pleines d'une exubérance frivole ; quelquefois, il fuyait avec l'élan railleur d'une nymphe poursuivie par un ægipan ou comme l'envol d'une main à baiser se dérobant sans cesse...

Ou bien encore, papillon adorateur, il voletait, fébrile, autour de la raideur de l'autre jambe : témoin sévère des extravagances inutiles de ce pied fol s'évertuant en palpitations éperdues !

N'était-il pas là, ce pied, l'accablante dérision du lyrisme humain qui cherche à se libérer de la Terre ?

Cet acrobate visait un but non atteint ; quelque intérêt supérieurement réfléchi s'apprêtait à surgir.

De plus en plus, ses exercices entraînaient dans l'infini les cercles de ma pensée et,

tout en suivant les relations inépuisables que me suggérait sa mimique ensorcelante, j'attendais, l'esprit affamé d'inconnu.

Je songeais à la Vie, à sa souffrance et à sa joie, à la Cause aveuglante et monotone, à toute la force éparse de l'univers, à la représentation naïve qu'ont inventée les hommes et qu'ils ont appelée l'Art ! à tous les livres, toiles, harmonies, statues, que, hantés du duel de l'ombre et de la lumière, ils enfantèrent au cours des siècles en les sacrant du nom vaniteux de chefs-d'œuvre, et dont le souvenir disparaissait de ma mémoire, parce qu'il n'était rien à côté de la lueur d'une étoile fixe ou de l'échevèlement roux d'un falot fumeux...

Combien je riais avec douleur, ce soir-là, des prétentions de la Peinture inanimée et des pauvres ailes, si tôt lasses, de la Musique devant le prodige si simple de l'active flamme de ce falot qui, comme une main de feu, jouait si magiquement avec la nuit en caressant de sa clarté le dos écaillé d'or d'un misérable acrobate.

Et toujours, dans cette illumination de l'ombre, la puissance de l'énigme croissait.

Il est des minutes de ferveur où, dans la solitude d'une âme extasiée, s'élève, captivant, farouche, fécond jusqu'à la démence, un vœu non moins secourable que celui qui monte des formidables vaisseaux de foi portant l'agenouillement de tout un peuple et qui, trop intense pour durer, presque aussitôt se désagrège ; une de ces minutes s'approchait.

Le tambour roulait, s'exaltant ; peu à peu, il égala le bruit du tonnerre, puis se tut, trop grossier pour accompagner le miracle.

L'acrobate avait rompu son cercle encore un instant refermé ; de toute sa hauteur, redressé sur les mains, il gardait, dans une rigidité de planche verticale, un équilibre anxieux.

Le silence règna, étouffant.

— Ah ! fit l'enfant avec violence, et son pied gauche, celui qui n'avait encore *rien dit*, par l'envoi de la jambe en arrière jusqu'à sa poitrine, se posa brutalement, comme on se poignarde, sur son cœur.

J'étais en proie à la volupté de la

délivrance, comme si l'acrobate venait de découvrir la raison secrète qui me tourmentait.

Ce pied sur le cœur, étrange trouvaille de l'âme populaire, m'avait profondément ému.

L'acrobate demeurait immobile, la jambe victorieuse par dessus son épaule, le pied serré sur son cœur.

Mais ce n'était pas tout ; on ne sentait dans cette attitude crispée que la demi-résolution du mystère.

Les mains toujours au sol, l'acrobate, d'un mouvement subit, se renversa et, lancé en l'air comme par un furibond ressort, retomba sur ses pieds, reprenant son apparence humaine dans le grandissement de la flamme du falot ; et la vibration cristalline d'une voix de femme priait « l'honorable société » de ne pas l'oublier...

Cette voix, avec un frisson de ruisseau, rafraîchissait ma fièvre.

Le coup de pied à l'endroit du cœur avait vaincu le sortilège et, face à moi,

riait une fillette, souple et fine gamine jaillie du serpent.

Je restais confondu devant ce corps effarant dont pas un instant je n'avais soupçonné le sexe, devant l'énigme résolue de ce spectacle dont la raison m'avait si longtemps troublé, sans penser qu'elle fût due à une cause aussi simplement merveilleuse ; je connaissais, enfin, le secret de cette ondulante grâce, les ressources d'un art si subtil : c'était une femme !

Et ce n'était pas un masque de souffrance qu'elle montrait, mais le visage d'un être heureux de sa fonction naïve d'angoisse et de beauté qui, souriant sous ses courts cheveux blonds, se recommandait à mon « bon cœur » en me tendant, en guise de sébile, un coquillage.

A P.-N. Roinard

AUTOUR D'UN MORT

I

Le sang tombe en gouttes, comme la pluie — ploc ! ploc ! — tout le sang de son cœur, rompu par tant de sanglots ; la fin immine : ô bonheur ! Ce sera la mort blanche, heureuse, sans explication, dans un silence qu'exalte la splendeur du soir...

Chut ! on dépose des sandales à la porte...

C'est tranché : la faulx impérieuse a lui dans la chambre haute !

Terrifiant, ce départ, pour ceux qui regardent ; pour lui, c'est l'aube farouchement neuve, l'envolée en mystère, par un glissement sur l'infinie pente du Rêve...

Soyez vraiment chagrines, bonnes gens, il vient de s'effacer, là-haut, une très lointaine étoile que vous ne vîtes jamais

sans doute, mais dont l'influence vous était aussi salutaire que la douceur des yeux qui ne sont plus !

La tige est coupée ! O jeunes filles, allez cueillir toutes les roses du jardin et répandez-les sur la dépouille déjà froide ; avec la pourpre odorante des roses, réchauffez-là !

Son chat, bête soyeuse qui reçut bien des caresses, passe et va s'enliser dans la mollesse d'un gros édredon qui traîne à terre et, arrondissant un dos somptueux, indifférent, s'endort.

Mais un chien, bête étrangère entrée par hasard, mouille sa main pendante sur les linges.

Des êtres s'approchent, figures en pleurs ou consternées, et se penchent tour à tour.

Il était bon, beau, aimé : quel malheur !

Les choses qui l'entourent ont pris un air d'inexplicable grandeur. Les draps s'allongent en plis de marbre.

Que sa fiancée n'embrasse pas son front qui se confond avec la pâleur de l'oreiller

si pâle, elle défaillerait de toucher le lit glacé ; — par pitié, qu'elle aille choisir son deuil : qu'il soit seul !

Seul.

Oh ! les mouches !

Il en est venu de très loin et de toutes sortes, des vertes, des bleues et des dorées ; il en est venu de plus loin encore, du Nord avec des ailes de givre, de l'Asie avec des ailes de rubis, et des pays étranges qu'il rêva avec des ailes de phosphore ; elles virent autour de son visage dans d'imposantes musiques et s'en vont...

Quel dommage !

C'est l'envoi de la lumière qu'il aimait tant.

La Nuit entre par la fenêtre ouverte.

Silence. La cire chante et la flamme ploie, et l'ombre danse, danse, sur le mort.

Et, peu à peu, c'est la Lune qui le veille et se plaint sur les rayons blancs de sa Grande Lyre.

II

Où suis-je ?...

J'ai fui le sombre, je monte vers la splendeur ; la Force ailée qui m'emporte, prompte comme un éclair, frôle un désert éperdûment blême où bruine une poussière d'astres.

Une étoile me suit, vagabonde.

— « Ralentis ton essor, Force impitoyable, ton galop m'effraie !

— « Hop ! hop ! » crie, là-haut, une voix.

Je vais, impondérable, dans une brume où s'ouvrent à mon destin des routes de clarté... Je plane sur des vallées de saphir : l'effroi des précipices me glace... Je monte droit comme un aigle sans être bousculé par les nuages à travers un espace où, sereins et terribles, des spectacles chimériques défilent.

— « Oh ! arrête, que je regarde.

— « Pas de repos, hop ! hop ! » crie la voix inexorable.

Mon vol s'engouffre dans un brouillard

qui se referme au gré des remous ; des neiges silencieuses croulent sur moi en éboulis de diamants.

Forte et sans frein comme le vent, mon immortalité jaillit, excitée par la présence de l'étoile qui l'escorte.

Tout brille. La Force ailée hennit comme un cheval de gloire, en secouant la traînée murmurante de mes souvenirs humains, dans une course affolante au-dessus de plaines de nacre : « LA COULEUR NOUVELLE ! » s'exclame mon délire dans le frisson de l'espace en voyant naître un miraculeux horizon. Mirage ! Des nuées le cachent ; des cratères, des lacs, d'effarantes floraisons, se succèdent, et des spirales d'astres tournent dans la chute monotone et grandiose de nappes d'opale cataractant sans bruit.

J'ai peur, mais l'œil familièrement doux de la Lune me rassure.

— « O Lune, toi qui me restes, toi dont les rayons pâles enchantent les bruyères désolées et s'insinuent aux mauvaises cuisines des sorcières d'en bas, œil qui vois tout, ne détruis pas l'espoir que

j'eus toujours en toi ; instruis-moi ! »

... Je sens se dévider l'écheveau de mes jours terrestres...

Voici ma mort, veillée par la Lune sereine ; voici le paysage auguste et enflammé sur lequel mes yeux d'hier se sont clos... ; là, l'épreuve cruelle qui rompit mon cœur ; et voici ma fiancée... ô ma fiancée, ma tremblante fiancée, ma blanche petite fille, où es-tu ? — « Arrête ! que je console son fantôme adorable qui tord vers moi ses bras ; je te supplie, arrête !

— « Hop !
— « Par pitié.
— « Hop ! Hop !
— « Oh !... »

Soit, montons encore : je ne sais déjà plus la pleurer, mon passé se dépouille de ses tourments et se déroule vite, vite ; mes regrets se dissipent, vaines fumées...

Bouche qui parlas, cœur qui crus aimer, saisissez-vous votre folie ?

O mon enfance ! Que je te retrouve avec joie, bonheur naïf de toutes les choses que je regardais sans comprendre : la

source balbutiante... la candeur... la belle eau calme mireuse du ciel tendre...

Maman !

Ineffable et terrible comme un cri d'ange jeté dans un déchirement, cri perdu que je réentends si près de moi depuis que j'ai quitté la Terre !...

Maman... Maman...

. . . .

Je suis libre ! libre ! libre !

C'est le vertige, l'oubli d'hier, je monte, monte et frémis de confiance, suspendu à un fil de clarté...

Virginité du cœur, trésor qui n'appartiens pas à la Terre et que toutes ses ardeurs, ses nuits, ses amours et ses trahisons ne peuvent altérer, mais que semblent parfois atteindre les rayons glacés d'étoiles très lointaines, virginité du cœur ! trésor pur! je te remporte !

Hop !

III

C'est l'appareil noir et ridicule des funérailles.

On trouvait longue la présence de *cette chose qui n'a plus de nom*, dans cette chambre.

Les membres sont clos dans les planches... On respire !

Qu'elle est loin déjà l'existence de l'être que l'on hisse sur la maigre voiture !

On part. Le corbillard, édifice qui tremble, déborde de fleurs coupées et de palmes. Le lien qui retenait encore le cadavre à ses habitudes, à sa maison, s'allonge, s'allonge et se rompt ; et le mort, s'éloigne, anonyme, bercé par les cahots, parmi les croisements des gens affairés qui, sans s'arrêter, se signent.

Le glas tinte ; et l'épais marmottement des oraisons s'épanche, alourdissant l'air, flétrissant les fleurs ; voici le corps aspergé des gouttes froides de l'absoute !

C'est au bruit berceur des cloches qui se rendorment que le cortège sort de la ville laide.

La nudité lépreuse des champs n'impose plus la correction des cités ; les rangs se disloquent et les propos s'égrènent...

On parle de tout, même un peu du mort, mais si pauvrement !

Un groupe se tait, à l'écart ; écoutons le concert muet de ses pensées :

— « C'était une âme charmante...

— « Il meurt usé d'avoir eu trop de certitudes.

— « Il s'était fait à la réalité, après beaucoup de résistance, n'était plus mécontent, et il part...

— « Il emporte dans ses mains crispées sur son cœur, le trésor le plus sûr, le plus durable, le seul : du néant.

— « Aucune haine, aucune envie : il n'était pas de notre monde, il est retourné dans sa patrie.

— « On ne crut pas sa parole et cependant le rayon de la sincérité illuminait ses lèvres.

— « Il avait un pouvoir magique

énorme ; la Nuit était sa vraie fiancée, et la Lune l'irisait de pensées fleuries.

— « Il ne trouva pas la joie dans l'œuvre grise des hommes ; il voulait écrire du feu et faire pleurer les pierres.

— « Quel sortilège l'enveloppait ? Ses mains étaient fatales, tout mourait dans ses mains.

— « Il fut franchement infortuné ; il tressa des nasses où le poisson passa et des paniers trop grands pour ses piteuses récoltes !

— « Son Rêve allait sans cesse des villes sombres aux blanches grèves ; la Mer toujours l'obséda...

— « Quelque chose de grave s'abolit, quelque chose d'exquis se révèle...

— « ... de l'or, des flammes : « Vivre ! vivre ! vivre ! » disait-il : il meurt.

— « O mort, moins mort que ceux qui restent !

— « Il aima passionnément la Vérité, cette fuyante nébuleuse...

— « Il eut l'âme étonnée d'un enfant ; il me plaît de le savoir étoile. »

Vous voyez bien que l'on se doute de ce qui s'est passé cette nuit !

Il fut cela, il ne fut pas cela ; vais-je vous instruire sur lui, moi qui m'ignore ?

Mais tous ces propos muets sont des fleurs qui se rassemblent pour former la seule couronne digne de sa vie mystérieuse.

Le cortège fatigué va, boitant ; le corps, lui, cahote de plus en plus, au gré des multiples ornières, indifférent aux réflexions silencieuses qui l'escortent.

On entre au cimetière... Le soleil morne se couche et saigne sur les arbres grêles qui limitent le quadruple horizon de murs. Un affreux serrement étreint les poitrines ; il semble que chaque secousse de la charrette est le choc de la roue contre un cœur qui veut retenir celui que la Mort emporte : il va verser !

Ah ! qu'il verse dans quelque trou d'ombre, l'enfant ébloui par tant de soirs d'or et tant d'aurores victorieuses.

La stupide voiture heurte une borne, s'arrête : c'est là.

Oh ! la terre, fraîche remuée... et ce n'est pas long !... Ploc !... Ploc !... La pelle brille : il est enfoui.

Et maintenant, qu'elles se repaissent, les forces affamées de la Mort : elles ont leur proie !

LA VOIX DU MORT TRIOMPHANT

Vole, mon cheval, hop ! hop !

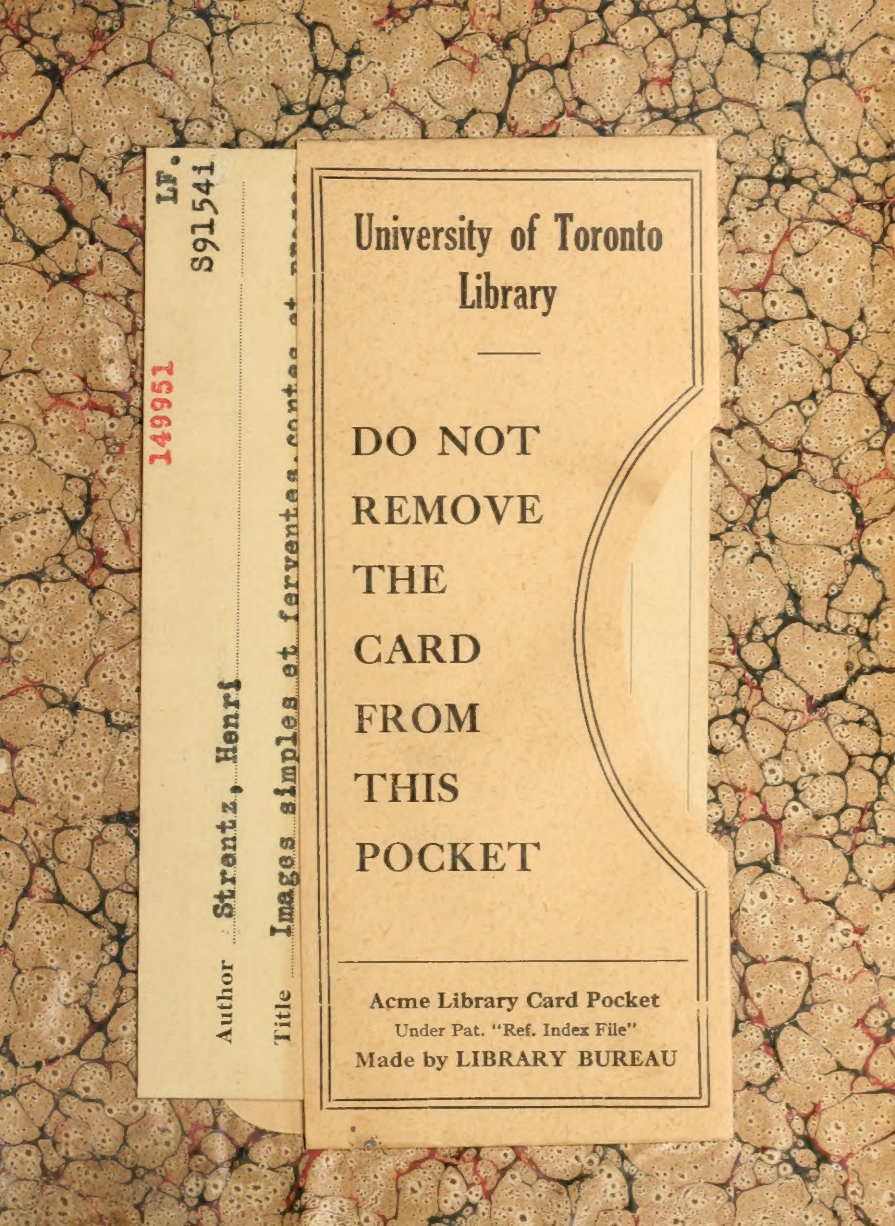


TABLE

TABLE

Achevé d'imprimer
le vingt-huit mars mil neuf cent neuf
par les
presses de la maison
Louchet, Picard, de Cooman et Cie
Paris




LF.
S91541
149951
Author Strentz, Henri
Title Images simples et ferventes, contes et
University of Toronto
Library
DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET
Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU

